

Denis CLARINVAL

LES VENTS DU NORD

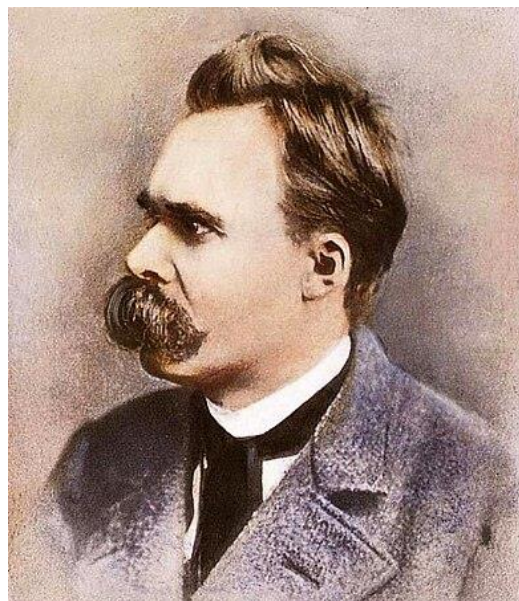


En hommage à Friedrich NIETZSCHE

« Ici, où entre les mers l'île a percé,
Pierre des sacrifices qui s'élance, escarpée,
Ici sous le noir ciel,
Zarathoustra allume ses feux sur les hauteurs,
Signes de feu pour les marins en détresse,
Points d'interrogation pour ceux qui savent répondre.

Cette flamme au ventre grisâtre,
Vers les lointains froids ses langues poussent leur désir,
Vers de toujours plus pures hauteurs elle tord son cou,
Un serpent est dessus, dressé d'impatience ;
Ce signe, je l'ai placé devant moi.

Mon âme, elle est cette flamme,
Insatiable vers de nouveaux lointains,
Elle jaillit plus haut, plus haut, sa calme ardeur.
Pourquoi Zarathoustra a-t-il fui animaux et hommes ?
Pourquoi sauvage, s'est-il enfui de la terre ferme ?
Il connaît déjà *six* solitudes,
Mais la mer elle-même ne lui était pas assez solitaire,
Sur l'île il s'est hissé, sur la montagne il est devenu flamme,
Vers une *septième* solitude
Il jette maintenant la ligne investigatrice par-dessus sa tête.



Marins en détresse ! Ruines des vieilles étoiles !

Mers de l'avenir ! Cieux inexplorés !

Vers tout ce qui est solitaire je jette maintenant ma ligne :

Répondez à l'impatience de la flamme,

Pêchez, à moi le pêcheur des hautes montagnes,

Ma septième *dernière* solitude ! »

(Nietzsche, « Le signe de feu », in « Dithyrambes de Dionysos »)

LIMINAIRE

Les hommes vivent comme des capteurs de sons. Ils traversent la journée avec des oreilles ouvertes comme des paraboles, offertes à tout et à n'importe quoi, sans portier, sans seuil, sans lenteur. Les mots s'y engouffrent en désordre, se pressent, se recouvrent, se mélangent, et bientôt plus aucun ne tient debout en lui-même. On croit recevoir mille messages, on ne reçoit qu'une nappe sonore. On croit être informé, on n'est qu'exposé. Et c'est là le drame discret de l'époque, non pas que les hommes n'entendent pas, mais qu'ils n'écoutent presque plus. Car écouter suppose un espace intérieur, une chambre, une pauvreté consentie, une disponibilité qui ne s'achète pas. Il faut de petites oreilles, non pas petites par nature, mais resserrées par une discipline de l'âme, comme si l'écoute exigeait un corps plus fin, une sensibilité plus étroite et plus profonde. Alors seulement un mot peut entrer, un seul, non pas un mot de plus, mais un mot avisé, celui qui ne s'ajoute pas au vacarme, celui qui s'y oppose en silence. Il n'a pas besoin de frapper, il se glisse, il se loge, il se pose comme une main sur l'épaule. De tout ce qu'on entend, bien peu s'écoute, parce que le bruit aime les glissements et que notre temps a inventé pour lui des patinoires. Tout coule, tout file, tout passe, et l'oreille devenue trop large laisse tout passer comme une eau qui n'a plus de barrage. L'écoute, elle, n'est pas un passage, c'est un arrêt. Elle est la seule manière de rendre à la parole sa dignité d'adresse.

Le langage, dis tu, est hivernal. Cette image est plus qu'une image, elle touche à une physique de la parole. Quand la parole se met à tomber comme une neige continue, elle ne détruit pas les choses, elle les recouvre. Elle les égalise. Elle efface les contours, gomme les distances, abolit les singularités, et le monde devient une surface uniforme, une blancheur qui semble pure mais qui n'est que neutralisation. Les mots, dans cette giboulée, n'ont plus

de poids. Ils ont une densité, oui, une épaisseur, une masse d'accumulation, mais plus cette gravité qui faisait autrefois qu'un mot te tombait dans la poitrine comme une pierre ou comme une promesse. L'hiver du langage n'est pas le silence. C'est le trop plein, la couche épaisse de paroles qui finit par faire de tout une même matière. Alors le sens ne disparaît pas par manque, il disparaît par ensevelissement. On n'a pas cessé de parler, on a cessé de distinguer. On n'a pas cessé de nommer, on a cessé de viser. Et le monde, sous ce drap de neige verbale, devient confus, comme si nous ne pouvions plus voir les choses elles-mêmes, mais seulement l'écran blanc de ce que nous disons sur elles. L'hiver du langage est une saison sans rives, où l'on marche sur une surface qui craque, en croyant être sur du solide, alors qu'on n'est que sur de l'accumulation. Il faudrait une fonte lente, non pour revenir à l'été du bavardage, mais pour retrouver la rigueur d'une parole rare, celle qui tombe en flocons comptés, ou mieux, celle qui ne tombe pas, celle qui se tient.

Tout se dit, tout se répète, tout se commente, et pourtant presque rien ne demeure. Ce qui devrait construire une mémoire devient un courant d'usure. Les discours glissent vers des oubliettes qui ne sont pas seulement l'oubli, mais un non-lieu. Ce non-lieu est étrange, car il est fabriqué par l'abondance même des traces. On croit qu'en répétant on fixe, qu'en commentant on approfondit, qu'en ajoutant on clarifie, mais on ne fait souvent qu'accélérer la disparition. L'époque ne manque pas d'archives, elle manque de demeure. Ce qui s'archive ne se recueille plus. Les paroles s'empilent comme des lambeaux, morceaux de ce que l'on prenait pour une pensée, et l'on sent qu'il y a quelque chose de tragique dans cette réduction de la pensée à ses déchets. Non que les hommes soient incapables de penser, mais la pensée, en se livrant à l'appareil du commentaire permanent, se change en eau sale. Elle ne se repose plus. Elle ne sédimente plus. Elle ne devient plus intérieure. Elle perd la lenteur qui la rendait habitable. Alors les discours finissent dans les flots de l'usure,

emportés vers un ailleurs sans adresse, non pas un au-delà, mais un en dessous, un lieu où rien n'est gardé, où rien ne reste, où tout est remplacé avant même d'avoir commencé à faire sens. Et l'homme, pourtant, continue de parler, parce que parler lui donne l'illusion d'être quelque part. Il n'est plus dans un lieu, il est dans le flux, et il confond le flux avec la vie.

Ce qui frappe surtout, c'est que l'homme aime ce vacarme. Il s'en plaint parfois, mais il s'y attache. Il le caresse comme un animal familier, parce qu'il lui donne une impression de puissance, de maîtrise, d'emprise sur le réel. Le bruit est un piège, mais un piège que l'on tend soi-même. On croit jeter un filet dans l'eau du monde et on imagine qu'en ramenant ce filet on ramènera du sens, de la matière, du réel. Or ce filet remonte vide. Il remonte de l'écume. Il remonte des bulles. Il remonte des fragments d'air. Et ce vide n'est pas seulement un échec, il devient une habitude. L'eau est trouble, non parce que le monde serait obscur, mais parce que la parole l'a remuée sans fin. On remue pour voir et l'on ne voit plus. On remue pour saisir et l'on échappe. La parole, au lieu d'arracher quelque chose à la profondeur, s'enfonce dans la surface des choses et n'en retient que ce qui flotte. On s'en satisfait, parce que ce qui flotte est léger, disponible, manipulable, et que l'homme contemporain se méfie de ce qui pèse. Il préfère l'instantané à la profondeur, la réaction à l'écoute, l'opinion au recueillement. Il préfère des mots qui circulent à des mots qui demeurent. Ainsi il consent au vacarme, et même il le désire, parce qu'il croit que l'abondance le protège. Elle ne le protège pas. Elle le dissout. Elle lui offre un monde sans prise, une eau sans fond, un réel qui n'oppose plus de résistance et qui, précisément pour cela, cesse d'être réel.

Quand les mots se répandent et tombent, quand ils se décrochent des fenêtres comme des rideaux arrachés par une tempête, il ne reste que les vitres. Et la vitre, tu le sais, est une

chose cruelle, car elle donne à voir tout en tenant à distance, elle donne une image aplanie, harmonieuse, trompeuse, où les distances se défont et où les singularités se confondent. La vitre est la métaphore parfaite de ce regard transparent qui croit voir parce qu'il ne rencontre plus d'obstacle. Le monde se laisse alors regarder, mais il ne se donne plus à la vue. Le regard passe. Il traverse. Il glisse. Il n'est plus contrarié par l'ombre, par l'épaisseur, par la rugosité des choses. Et le langage, accordé à ce regard, devient pareil. Il décrit. Il énumère. Il commente. Il explique. Il est partout, et précisément parce qu'il est partout, il est nulle part. Le monde s'efface dans l'illusion de ce que l'on croit voir. On croit que la transparence est une vertu, alors qu'elle est souvent une perte. Car voir vraiment demande une résistance. Il faut que le monde oppose quelque chose, qu'il ne se livre pas d'un seul coup, qu'il garde une part d'ombre, une part de faille, une part de silence. Sinon le regard refaçonne le monde selon ce qu'il peut voir, c'est à dire selon ce qu'il peut consommer. Il ne reçoit plus, il projette. Et alors le monde devient un décor. Les vitres demeurent, la lumière circule, les images sont nettes, et pourtant quelque chose manque, non dans la vue, mais dans le voir. Ce qui manque, c'est la densité intérieure du réel, cette présence qui ne se donne qu'à celui qui a renoncé à posséder.

La nuit, dis-tu, empêche du monde qu'on puisse le regarder. C'est une phrase très profonde, parce qu'elle renverse la plainte habituelle. Nous croyons que la nuit est ce qui nous prive du visible, mais elle est ce qui nous rend à la vue. Elle retire le monde à la capture, elle le soustrait au regard dominateur, et alors, dans le retrait, quelque chose se réaccorde. Les yeux se ferment, non par fatigue seulement, mais comme s'ils reconnaissaient qu'il y a un excès de lumière dans la journée et que cet excès est une violence. Dans le silence nocturne des mots et des regards, le monde se donne enfin et s'offre à être vu. Non pas vu au sens d'un relevé, d'une prise, d'une photographie intérieure, mais vu comme on entend une

musique, c'est à dire dans une résonance. La vue du monde est un accord qui vient de l'intérieur. Voilà la clé. On ne voit pas seulement avec les yeux, on voit avec une justesse intérieure, avec une patience, avec une disposition. La nuit rétablit cette disposition. Elle rend au monde sa distance, et cette distance n'est pas un éloignement, elle est la condition de la présence. Car ce qui est trop proche se confond, ce qui est trop éclairé s'efface, ce qui est trop dit se vide. La nuit est une éthique de la retenue, une pédagogie de l'ombre. Elle n'éteint pas le monde, elle le protège. Elle lui rend sa capacité d'être autre que nos mots, autre que nos images, et c'est pourquoi, paradoxalement, elle le rend plus proche.

Beaucoup se sont trompés, dis-tu, en croyant que le langage pêche par manque. En vérité, son vice est l'excès. Il déborde. Il surabonde. Il se multiplie. Il s'emballe. Il devient torrent. Il ne dit pas trop peu, il dit trop. Et en disant trop, il dit mal, parce qu'il n'a plus le temps de viser, plus le courage de s'arrêter, plus la pudeur de laisser une part au monde. Il voudrait tout couvrir, tout expliquer, tout rendre transparent. Mais le monde n'est pas un objet à rendre transparent, il est une présence à habiter. On croit que tout est complexe, et l'on ajoute des mots, des mots, encore des mots. Or tout est simple, souvent, et il exige peu de mots pour être compris, mais ces mots doivent être justes, ajustés, posés. La simplicité n'est pas la simplification. Elle est la forme la plus haute de l'exigence. Le tragique de notre temps, c'est qu'on remplace cette exigence par un flot. Et ce flot a perdu ses rives. Une parole sans rives n'est pas une parole libre, elle est une parole noyée. Elle n'atteint plus. Elle ne touche plus. Elle n'ouvre plus. Elle submerge. Et l'homme, au milieu de ce torrent, se croit vivant parce qu'il parle, alors qu'il s'asphyxie dans l'air même de sa parole. Retrouver des rives, ce n'est pas censurer, c'est redonner à la parole une forme de responsabilité, un lit, un rythme, une tenue. C'est rendre possible l'écoute, et avec elle, la pensée.

C'est pourquoi les grands poètes sont aussi de grands penseurs. Non parce qu'ils produisent des concepts, mais parce qu'ils savent ce que vaut un mot. Chez eux, le langage s'est dépouillé. Il a renoncé à l'abondance qui rassure. Il a renoncé à la prose du commentaire. Il a renoncé à l'ivresse des explications. Il est revenu à une nudité qui n'est pas pauvreté, mais justesse. Chez Hölderlin, chez Rilke, chez Trakl, il y a comme une ascèse du dire, une manière de laisser le monde apparaître sans le couvrir. Ils ne parlent pas pour remplir. Ils parlent pour ouvrir. Ils ne jettent pas des filets, ils offrent une écoute. Ils ne veulent pas tout dire, ils veulent dire ce qui compte, ce qui porte, ce qui demeure. Et ce qui demeure, chez eux, n'est pas un message, mais une présence. Un mot qui pèse, un mot qui résiste, un mot qui ne glisse pas. C'est en ce sens que leur langage est dépouillé, et c'est en ce sens qu'il pense. Car penser n'est peut-être rien d'autre que retenir, faire place, consentir à ne pas tout maîtriser, laisser une part d'ombre et de nuit afin que le monde, enfin, puisse être vu.

LE LANGAGE HIVERNAL

Il neige des mots sur la ville et sur les champs sans route
Il neige des mots sur les visages et sur la table des vivants
Ils tombent si doucement qu'on les croit d'abord inoffensifs
On ouvre la bouche pour les goûter comme une eau claire du ciel
Mais ce ne sont pas des gouttes et ce ne sont plus des sources
Ce sont des flocons trop légers pour porter une chose entière
Ils brillent un instant puis s'éteignent avant d'avoir signifié
Ils se posent sur le monde comme une cendre blanche et froide
Et l'homme lève l'oreille comme on lève une voile sans vent
Car il entend tout et n'écoute rien dans cette neige continue
Le mot n'a plus de poids il a seulement une couleur de givre
Il n'entre plus dans la poitrine comme une pierre ou une promesse
Il glisse sur la peau des choses et n'y rencontre aucune résistance
Il se confond avec le souffle qui le pousse et l'emporte plus loin
Ainsi naît une douceur trompeuse celle d'un monde recouvert
Tout semble apaisé sous la couche blanche des phrases innombrables
Les angles s'émoussent les douleurs deviennent des contours vagues
Même le cri se couvre d'ouate même la plainte perd sa dent
L'hiver du langage n'est pas le silence mais son contraire exact
Une abondance si fine qu'elle ressemble au repos et l'abolit

À force de tomber les flocons deviennent une épaisseur sans forme
Ils ne disent pas plus ils disent moins en s'additionnant sans fin
Ils ne se contredisent même plus ils se superposent et s'annulent
Chaque parole rejoint la parole précédente sans la rejoindre vraiment
Comme si tout commentaire appelait un commentaire plus vaste
Comme si toute phrase demandait une autre phrase pour la sauver
Et l'on croit préciser et l'on croit compléter et l'on croit comprendre
Mais c'est le même blanc qui grandit le même voile qui s'étend
Les choses reculent dans un lointain de plus en plus uniforme
Le monde devient une plaine où rien ne tranche rien ne demeure
Regarde la forêt sous la neige tu ne distingues plus l'arbre singulier
Tu dis forêt et déjà tu as perdu l'écorce et la torsion de chaque branche
Tu dis troupeau et les brebis s'effacent comme des taches sans visage
Tu dis ciel et les nuages deviennent un tissu sans profondeur
Tu dis ville et les rues se confondent dans une géométrie sans âme
Le langage hivernal est un grand égaliseur une main froide et patiente
Il passe partout avec une lenteur qui ressemble à la sagesse
Il recouvre les sources et les seuils les failles et les pierres de veille
Il donne au monde une beauté lisse et c'est là son plus grand piège
Car la beauté sans aspérité est l'absence déguisée en lumière
Les hommes marchent dans cette neige de mots comme dans une foule
Ils se heurtent sans se toucher ils se croisent sans se reconnaître
Ils parlent pour se réchauffer et leurs paroles ajoutent du froid
Ils emplissent l'air d'un brouillard sonore qui ne tient pas en place

La phrase commence et déjà elle est recouverte par une autre phrase
Chaque bouche jette ses flocons chaque écran souffle sa tempête
Les nouvelles tombent les avis tombent les jugements tombent
Tout se dit à la vitesse du vent tout se répète à la vitesse du vent
Puis tout s'en va vers un non-lieu où les discours perdent leur nom
Comme une eau sale sous la glace qui emporte des lambeaux de pensée
Et pourtant on aime ce vacarme blanc on l'appelle présence
On le confond avec la vie parce qu'il remplit les heures vides
On se croit protégé par la neige parce qu'elle étouffe les coups
On préfère la parole qui tombe à la parole qui vise et qui blesse
On préfère la douceur du flocon au poids d'un seul mot juste
Car un mot juste fait peur il exige une place il exige une écoute
Il demande qu'on se taise qu'on cesse de glisser sur la patinoire
Il demande de petites oreilles une pauvreté consentie
Mais l'oreille moderne est large comme une parabole offerte à tout
Et le mot avisé n'y trouve plus l'étroit passage où se loger
Parfois la neige s'accroche aux vitres et le regard s'en réjouit
Il croit voir mieux parce que tout devient proche et uniforme
Le monde derrière le verre ressemble à une image bien faite
Sans distance sans friction sans cette opacité qui fonde la vue
Alors le regard devient transparent il traverse au lieu de recevoir
Il passe sur les choses comme une lumière sans chaleur
Et le langage lui ressemble il décrit il énumère il commente
Il s'étend partout comme une blancheur sans rives

Il recouvre même le silence et l'empêche d'être silence
Car il y a un silence qui n'est que regard et qui aveugle
Tout est simple au fond et demande peu de mots pour être compris
Mais les mots ont perdu leurs rives et leur retenue et leur pudeur
Ils se sont mis à couler en torrents et ce torrent a gelé en surface
On marche sur la glace des discours en croyant être sur du solide
Mais sous la croûte blanche il n'y a plus de fond plus de demeure
On ne recueille plus on archive on empile on partage on remplace
La parole devient une météo une chute continue d'informations
Et l'homme confond la mesure du monde avec le volume du flux
Il dit qu'il sait parce qu'il a entendu mille fois la même chose
Il ne sait pas il est seulement couvert et cette couverture l'endort
Il faut alors une nuit plus profonde que cet hiver des paroles
Une nuit qui ne rajoute rien une nuit qui retire la main froide
Une nuit qui empêche du monde qu'on puisse le regarder
Et qui force les yeux à se fermer pour que la vue s'ouvre ailleurs
Dans ce retrait la neige de mots cesse de tomber un instant
On entend le craquement du monde sous la couche qu'on lui a faite
On sent la présence des choses comme on sent une braise sous la cendre
On découvre qu'un silence peut être une chambre et non un vide
Et qu'un seul mot peut suffire s'il vient du dedans comme un accord
Non pas un mot de plus mais un mot qui tranche et qui délivre
Alors la parole change de saison sans bruit sans proclamation
Elle ne veut plus tout dire elle consent à n'être qu'un seuil

Elle laisse au monde sa part d'ombre sa distance sa résistance
Elle n'est plus une neige qui recouvre mais une trace sur la neige
Un pas qui indique une direction sans prétendre faire la route
Elle s'appuie sur la faille elle respecte ce qu'elle ne peut saisir
Elle ne commente pas la nuit elle veille dans la nuit
Elle écoute avant de nommer elle attend avant d'expliquer
Et l'homme retrouve lentement la gravité perdue des mots
Comme si chaque syllabe redevenait pierre ou pain dans la main
Mais l'hiver revient toujours car l'homme aime la blancheur facile
Il aime les paysages sans relief où nul visage ne l'oblige
Il aime cette paix factice qui naît quand tout est confondu
Il aime que le monde se taise sous la couche et qu'il n'ait plus à voir
Alors il recommence à parler pour ne pas entendre ce qui résiste
Il recommence à répandre ses flocons sur la blessure des choses
Et le monde disparaît de nouveau dans l'uniforme et le lisse
Pourtant quelque part sous la neige une source n'a pas cessé
Quelque part une pierre garde la chaleur d'un nom ancien
Et la nuit veille encore pour que ce nom puisse un jour se lever

NIETZCHE

LA CONVALESCENCE

« Que je n'oublie pas, pour finir, de dire l'essentiel : on revient *régénéré* de pareils abîmes, de pareilles maladies graves, et aussi de la maladie du grave soupçon, on revient comme si l'on avait changé de peau, plus chatouilleux, plus méchant, avec un goût plus subtil pour la joie, avec une langue plus tendre pour toutes les choses bonnes, avec l'esprit plus gai, avec une seconde innocence, plus dangereuse, dans la joie ; on revient plus enfantin et, en même temps, cent fois plus raffiné qu'on ne le fut jamais auparavant. Ah ! combien la jouissance vous répugne maintenant, la jouissance grossière, sourde et grise comme l'entendent généralement les jouisseurs, nos gens « cultivés », nos riches et nos dirigeants ! Avec quelle malice nous écoutons maintenant le grand tintamarre de foire par lequel l' « homme instruit » des grandes villes se laisse imposer des jouissances spirituelles, par l'art, le livre et la musique, aidés de boissons spiritueuses ! Combien aujourd'hui le cri de passion du théâtre nous fait mal à l'oreille, combien est devenu étranger à notre goût tout ce désordre romantique, ce gâchis des sens qu'aime la populace cultivée, sans oublier ses aspirations au sublime, à l'élevé, au tortillé ! Non, s'il faut un art à nous autres convalescents, ce sera un art bien *différent* — un art malicieux, léger fluide, divinement artificiel, un art qui jaillit comme une flamme claire dans un ciel sans nuages ! Avant tout : un art pour les artistes, pour les artistes uniquement. Nous savons mieux à présent ce qui pour *cela* est nécessaire, en première ligne la sérénité, toute espèce de sérénité, mes amis ! aussi en tant qu'artistes : — je pourrais le démontrer. Il y a des choses que nous savons maintenant trop bien, nous, les initiés : il nous faut dès lors apprendre à bien oublier, à bien *ignorer*, en tant qu'artistes ! Et

pour ce qui en est de notre avenir, on aura de la peine à nous retrouver sur les traces de ces jeunes Égyptiens qui la nuit rendent les temples peu sûrs, qui embrassent les statues et veulent absolument dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière ce qui, pour de bonnes raisons, est tenu caché. Non, nous ne trouvons plus de plaisir à cette chose de mauvais goût, la volonté de vérité, de la « vérité à tout prix », cette folie de jeune homme dans l'amour de la vérité : nous avons trop d'expérience pour cela, nous sommes trop sérieux, trop gais, trop éprouvés par le feu, trop profonds... Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité si on lui enlève son voile ; nous avons assez vécu pour écrire cela. C'est aujourd'hui pour nous affaire de convenance de ne pas vouloir tout voir nu, de ne pas vouloir assister à toutes choses, de ne pas vouloir tout comprendre et « savoir ». « Est-il vrai que le bon Dieu est présent partout, demanda une petite fille à sa mère, mais je trouve cela inconvenant. » — Une indication pour les philosophes ! On devrait honorer davantage la pudeur que met la nature à se cacher derrière les énigmes et les multiples incertitudes. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a des raisons de ne pas vouloir montrer ses raisons ! Peut-être son nom est-il *Baubô*, pour parler grec !... Ah ! ces Grecs, ils s'entendaient à *vivre* : pour cela il importe de rester bravement à la surface, de s'en tenir à l'épiderme, d'adorer l'apparence, de croire à la forme, aux sons, aux paroles, à tout l'Olympe de l'apparence ! Ces Grecs étaient superficiels — *par profondeur* ! Et n'y revenons-nous pas, nous autres casse-cous de l'esprit, qui avons gravi le sommet le plus élevé et le plus dangereux des idées actuelles, pour, de là, regarder alentour, regarder *en bas* ? Ne sommes-nous pas, précisément en cela — des Grecs ? Adorateurs des formes, des sons, des paroles ? À cause de cela — artistes ? »

(Nietzsche, « Le gai savoir », préface, 1886)

LECTURE

Ce passage, pour moi, sonne d'abord comme un chant de convalescence au sens le plus exigeant du mot. Ce n'est pas le retour à la santé comme on revient à une normalité, ni un simple soulagement après la fièvre. C'est une métamorphose, presque une mue, et Nietzsche insiste sur ce point avec une précision charnelle : on revient comme si l'on avait changé de peau. Or changer de peau, ce n'est pas guérir d'un mal local, c'est devenir autre dans la manière même d'être affecté. La sensibilité se réaccorde, elle devient plus chatouilleuse, plus méchante, plus subtile, plus dangereusement innocente. Il y a là une idée qui me frappe toujours : la maladie n'a pas seulement détruit, elle a éduqué. Elle a brûlé certaines lourdeurs, elle a dissous certaines naïvetés, et, de ce feu, sort une joie nouvelle, non pas la joie facile des bien-portants, mais une joie affinée, presque aristocratique au sens spirituel, une joie qui sait ce qu'elle coûte. La convalescence n'est pas le contraire de l'abîme, elle en est l'issue paradoxale. Et ce paradoxe devient immédiatement une éthique du goût, donc une éthique de la langue.

Car tout de suite, Nietzsche déploie une répugnance. Non pas une répugnance moralisante, mais une répugnance de l'oreille et du palais. La jouissance grossière, sourde, grise, celle des jouisseurs, des cultivés, des riches, des dirigeants, devient insupportable comme une nourriture trop lourde, comme un vin frelaté. C'est important, parce qu'il ne condamne pas la jouissance, il condamne une certaine manière de jouir, celle qui confond intensité et brutalité, abondance et richesse, volume et profondeur. Ce qui le dégoûte, c'est la jouissance qui ne sait pas écouter, la jouissance qui écrase au lieu d'éveiller. Et là, tu sens que l'expérience de l'abîme a fait de lui un être plus fin, plus fragile au sens noble, incapable

désormais de se satisfaire du lourd. Il n'est plus de ceux qui ont besoin d'un monde tonitruant pour se prouver qu'ils vivent. Il devient, littéralement, plus auditif, plus exigeant envers ce qui entre en lui. Tu vois comme notre motif des capteurs de sons trouve ici une chambre plus haute : l'oreille du convalescent ne se contente plus de capter, elle trie, elle souffre, elle refuse, elle demande.

C'est alors que vient cette scène d'écoute, magnifique et cruelle, du tintamarre de foire. L'homme instruit des grandes villes se laisse imposer des jouissances spirituelles, par l'art, le livre, la musique, aidés de boissons spiritueuses, et Nietzsche écoute cela avec malice, mais une malice qui a mal à l'oreille. Le point est subtil : ce n'est pas que l'art, le livre, la musique soient ici accusés en eux-mêmes, c'est qu'ils deviennent instruments de vacarme, accessoires d'une foire, moyens de se faire imposer une jouissance, c'est-à-dire de se faire administrer une dose. Une jouissance administrée, voilà l'horreur. On n'y consent plus librement, on la subit comme une mode, on la consomme comme un bruit. Et ce que Nietzsche nomme désordre romantique, gâchis des sens, aspirations au sublime, à l'élevé, au tortillé, ressemble à une inflation qui cherche à compenser un manque intérieur par des effets extérieurs. C'est une mécanique que nous connaissons trop bien : le trop-plein d'intensité est souvent un aveu de pauvreté. Plus ça crie, moins ça parle. Plus ça s'exalte, moins ça voit. Et la question devient alors celle-ci, décisive pour toi comme pour lui : quel art peut naître après l'épreuve, quand l'oreille ne supporte plus la foire, quand le regard ne veut plus être violenté, quand la langue ne veut plus s'enivrer de ce qui l'alourdit.

La réponse de Nietzsche est étonnante parce qu'elle renverse l'idée reçue de la gravité. Il ne demande pas un art plus grave encore, plus abyssal, plus tourmenté. Il demande un art malicieux, léger, fluide, divinement artificiel, une flamme claire dans un ciel sans nuages. On pourrait croire à une fuite, à un divertissement après la profondeur, mais c'est exactement

l'inverse. C'est une conquête. Seule une profondeur réelle peut se permettre une légèreté réelle. La légèreté dont il parle n'est pas celle qui ignore l'abîme, c'est celle qui l'a traversé. Elle n'est pas l'oubli par distraction, elle est l'oubli comme art, comme puissance, comme hygiène supérieure. Et quand il en vient à cette formule, apprendre à bien oublier, à bien ignorer, en tant qu'artistes, tu entends que l'ignorance n'est pas ici déficience, mais choix, tact, forme. L'artiste convalescent n'est pas celui qui sait moins, c'est celui qui refuse de se laisser dévorer par ce qu'il sait, celui qui ne veut pas que le savoir devienne tyrannie, celui qui se ménage un espace de jeu, de forme, de respiration. Cette idée, pour toi, résonne avec une justesse immédiate : contre la saturation du langage, il faut une ascèse qui n'est pas ascétisme, une retenue qui n'est pas silence mort, une économie du dire qui rende la parole respirable.

C'est ici que le texte devient un petit traité de pudeur philosophique, et je le trouve prodigieux parce qu'il ose dire, sans sermon, quelque chose de presque scandaleux pour l'esprit moderne : ne pas vouloir tout voir nu, ne pas vouloir assister à toutes choses, ne pas vouloir tout comprendre et savoir. Ce refus n'est pas obscurantisme, il est convenance, tact, pudeur. Nietzsche glisse même une scène enfantine, celle de la petite fille qui trouve inconvenant que Dieu soit présent partout. Et tout à coup, la philosophie reçoit une leçon de politesse métaphysique. Il y a des zones qui ne supportent pas l'inspection permanente. Il y a des vérités qui meurent si on les dépouille. Il y a des choses qui ne se donnent que voilées, non par mensonge, mais parce que leur mode d'être est justement le voile. Dire que la vérité a besoin d'un voile, ce n'est pas relativiser la vérité, c'est comprendre que la vérité n'est pas un objet, mais une présence. Et une présence n'est pas un cadavre qu'on dissèque. Elle exige une distance, une approche, une pudeur. Là encore, notre motif du regard transparent est retourné : la transparence n'est pas la condition de la vérité, elle peut être sa destruction. La

volonté de vérité à tout prix apparaît comme une folie adolescente, un désir de dévoiler pour posséder, d'éclairer pour dominer. C'est la même violence que celle du bavardage, mais au niveau du concept : tout mettre en pleine lumière, tout rendre disponible, tout rendre nu.

D'où l'intervention splendide de Baubô, d'où la comparaison de la vérité avec une femme qui a des raisons de ne pas vouloir montrer ses raisons. Ce n'est pas une plaisanterie ajoutée à la fin, c'est une clef. Nietzsche rappelle que les Grecs savaient vivre parce qu'ils savaient honorer l'apparence, les formes, les sons, les paroles, l'Olympe de l'apparence. Et il ajoute la phrase paradoxale qui brûle longtemps : ces Grecs étaient superficiels par profondeur. Il ne s'agit pas d'un éloge de la superficialité vulgaire, mais d'un éloge de la surface comme lieu de justesse. Rester à la surface, ici, signifie ne pas creuser comme un voleur, ne pas forcer les portes, ne pas confondre profondeur et brutalité. La surface, quand elle est aimée avec intelligence, devient la forme même de la profondeur, parce qu'elle accepte que le monde ne soit pas un coffre à ouvrir, mais un visage à rencontrer. Les formes, les sons, les paroles ne sont plus des tromperies, ils deviennent les conditions d'un rapport non violent au réel. Ce que Nietzsche appelle art pour les artistes, c'est peut-être cela : une manière de vivre dans l'apparence sans être dupe, une manière de toucher sans arracher, une manière de connaître sans dénuder.

Et la conclusion, quand il demande si nous ne sommes pas, précisément en cela, des Grecs, adoreurs des formes, des sons, des paroles, à cause de cela artistes, vient boucler le cercle. Les casse-cous de l'esprit ont gravi le sommet le plus dangereux des idées, ils ont regardé en bas, ils ont vu l'abîme, et ils reviennent. Mais ils ne reviennent pas pour prêcher une vérité nue. Ils reviennent pour une sagesse de la forme, une joie plus subtile, une langue plus tendre pour les choses bonnes, une seconde innocence plus dangereuse, c'est-à-dire une

innocence qui sait. C'est peut-être la plus belle définition de ce que tu appelles, toi, la parole de veille : non pas une parole qui commente tout, mais une parole qui choisit, qui retient, qui laisse au monde son voile, sa nuit, sa résistance, afin que le réel ne soit pas dissipé par la lumière, ni enseveli sous la neige des discours.

Si tu veux, on peut faire un geste très simple pour la suite : reprendre ton poème des capteurs de sons à la lumière de Nietzsche, comme si la convalescence nietzschéenne venait y installer une discipline de l'oreille, une petite oreille d'Ariane, et que cette petite oreille devienne le lieu même où un art léger, fluide, malicieux, puisse recommencer.

LES CAPTEURS DE SONS

1

Les hommes marchent avec des oreilles ouvertes comme des portes

De larges paraboles dressées vers l'air et ses poussières

Ils n'attendent pas un mot ils attendent le passage du bruit

Tout entre sans demander l'asile ni le nom de la maison

Les voix s'y pressent comme des foules dans un couloir trop étroit

Les syllabes se heurtent et s'écrasent en perdant leur visage

On dit j'ai entendu et l'on croit avoir reçu quelque chose

Mais ce n'est qu'une pluie sans source et sans destination

Un monde qui tombe dans l'oreille comme une neige tiède

Et l'âme se tient là saturée comme un verre trop plein

2

L'oreille moderne est une voile sans gouvernail dans la rafale

Elle capte, elle collecte, elle engrange, elle confond

Ce qui était adresse devient simple exposition

Le mot ne vient plus vers toi comme une main tendue

Il vient comme un tract jeté dans la rue, froissé, sans regard

Tu le ramasses à peine et déjà il se mêle aux autres

Ainsi naît une ivresse pauvre, celle de l'abondance

On se croit vivant parce qu'on est traversé de sons

Mais être traversé n'est pas être touché

Et l'écoute commence là où l'invasion finit

3

Il y a dans le bruit une vitesse qui aime le glissement
Les phrases y patinent comme sur une grande glace lisse
Tout glisse dans nos oreilles, nouvelles, avis, colères, rires
Rien ne s'arrête assez pour faire poids dans le cœur
Le bruit a ses propres lois, ses patinoires, ses lumières
Il entretient le mouvement pour éviter la profondeur
Il ne veut pas convaincre, il veut seulement circuler
Et l'homme, par fatigue, confond la circulation avec la vérité
Il croit qu'un flux est une preuve, qu'un volume est un signe
Alors il laisse passer encore et encore ce qui l'efface

4

Les écrans sont des souffleurs de neige et des moulins à paroles
Ils broient le monde en particules sonores et le recrachent
Chaque seconde ajoute une couche au plafond de l'oreille
Et l'on s'habitue à cet hiver sans silence, à cette chute continue
On ne cherche plus la phrase, on attend le prochain impact
On ne désire plus un mot, on désire l'onde qui passe
Les hommes deviennent des instruments sans musique
Une résonance vide où tout résonne et rien ne chante
Et l'on s'étonne ensuite de n'avoir plus de pensée
Comme si la pensée pouvait naître dans une tempête permanente

5

Les mots entrent sans ordre de passage et se superposent

Ils se mélangent comme des couleurs trop remuées dans l'eau

On ne distingue plus la plainte de la promesse

Ni la joie de la réclame, ni la prière du slogan

Tout est timbre, tout est bruit, tout est surface sonore

La nuance se perd dans la boue des reprises

Car tout se répète et la répétition mange la singularité

Chaque phrase devient l'écho d'une autre phrase oubliée

Et l'oreille, saturée, n'ouvre plus aucune chambre intérieure

Elle n'est plus qu'un vestibule encombré de monde

6

Tu peux entendre mille fois le même mot sans jamais l'écouter

Il y a une différence entre l'onde et la présence

Entre le son qui traverse et le sens qui demeure

Écouter, c'est donner un lieu, une table, une lenteur

C'est accepter que le monde n'entre pas tout entier

C'est choisir, non par mépris, mais par fidélité

Car l'âme ne peut pas porter la foule entière des discours

Sans se perdre elle-même dans ce qu'elle transporte

On croit qu'être ouvert c'est tout recevoir, tout laisser passer

Mais l'ouverture sans seuil est une dévastation douce

7

Les hommes ressemblent à des lapins dans un champ de menaces

Ils dressent leurs oreilles, captent tout, frémissent sans fin

Ils confondent vigilance et écoute, alerte et accueil

Ils ont peur du silence parce qu'il ne donne aucun signal
Ils ont peur d'un mot unique parce qu'il oblige à répondre
Alors ils préfèrent mille bruits qui ne demandent rien
Ils préfèrent la rumeur qui rassure par son volume
La rumeur dit qu'on n'est pas seul, qu'on baigne dans l'époque
Mais l'époque est une eau trouble, et la foule n'est pas une demeure
Et l'oreille qui ne choisit pas finit par n'entendre personne

8

Un mot avisé, un seul, ne supporte pas les grandes oreilles
Il se perd dans la cavité trop large comme une graine dans le sable
Il lui faut un passage étroit, une écoute resserrée
Une pauvreté consentie, une attention qui coupe le vent
Alors il peut se glisser comme une bête fragile dans l'ombre
Il peut se poser et faire silence autour de lui
Le mot juste n'a pas besoin de crier, il a besoin d'espace
Il ne s'impose pas, il demande un abri
Et cet abri n'est pas un refuge contre le monde
C'est une manière de rendre au monde son adresse

9

Il faut de petites oreilles, dis-tu, comme celles d'Ariane
Non par faiblesse, mais par justesse de la réception
Dionysos n'apporte pas une doctrine, il souffle un mot
Un mot qui ne recouvre pas, un mot qui dénude
Un mot qui ne multiplie pas le monde, qui le rend proche

Car le monde n'a pas besoin d'être nommé mille fois
Il a besoin d'être entendu une fois, vraiment
De tout ce qu'on entend, bien peu s'écoute
Parce que l'écoute est un engagement, une retenue, un risque
Et que la foule des sons nous dispense de risquer quoi que ce soit

10

Le bruit aime les glissages, et l'homme aime les glissages du bruit
Ils vont ensemble comme deux complices dans une fête froide
Le bruit promet l'oubli de soi, l'effacement de la faille
Il couvre la pensée comme un manteau trop lourd
Il remplace l'inquiétude par la distraction, la présence par le flux
Il donne l'illusion d'une chaleur parce qu'il remplit l'air
Mais c'est une chaleur sans foyer, un feu sans braise
Et quand tout se tait enfin, l'homme tremble devant le vide qu'il découvre
Il appelle aussitôt une musique, une émission, une voix étrangère
Pour ne pas entendre ce qui, en lui, voulait parler plus bas

11

Il y a un tragique dans cette oreille devenue marché
On y entre, on y vend, on y achète, on y crie
Chaque discours y cherche sa place comme une marchandise
Et l'âme, qui n'était pas faite pour cela, s'épuise à trier
Elle n'a plus de mains, plus de temps, plus de lenteur
Elle devient une surface de réception, une peau sans profondeur
On lui dit sois informée, sois connectée, sois réactive

On ne lui dit jamais sois recueillie, sois fidèle, sois lente
Et l'homme finit par confondre sa dignité avec sa disponibilité
Comme si être humain consistait à être joignable par le vacarme

12

Les capteurs de sons captent aussi ce qui ne vaut rien
Ils captent l'insignifiant, le répétitif, le rancunier
Ils captent la colère qu'on fabrique pour faire tenir l'attention
Ils captent les slogans huilés, les indignations prêtes à servir
Ils captent l'émotion en conserve, la pitié en capsules
Et le cœur, à force d'être sollicité, se blinde
Il ne peut pas pleurer mille fois par jour sans se dessécher
Il ne peut pas s'émouvoir sur commande sans se mentir
Alors il se ferme, non par dureté, mais par saturation
Et l'oreille continue d'ouvrir tandis que l'âme se retire

13

Tout devient son, même ce qui devrait rester silence
La douleur devient anecdote, la mort devient bruit de fond
L'amour lui-même devient un thème parmi d'autres thèmes
On parle de tout, mais on ne parle à rien
Le monde n'est plus un interlocuteur, il est un décor sonore
Et la parole perd sa qualité d'adresse, sa gravité, son poids
Elle devient commentaire sur commentaire, miroir contre miroir
Elle se regarde parler, elle se félicite, elle s'épuise

Et l'homme, pris dans cette chambre d'échos, n'entend plus le dehors

Il n'entend plus que le monde redit par le monde

14

Pourtant il y a une autre écoute, plus rare, plus nue

Elle commence quand on consent à ne pas tout entendre

Quand on ferme une porte, non par mépris, mais par soin

Quand on laisse le bruit dehors comme on laisse la pluie sur le seuil

Alors quelque chose en nous reprend souffle

On découvre que le silence n'est pas un manque mais une forme

Une forme qui rend le monde à nouveau discernable

Car le discernement naît de la distance, non de l'amoncellement

Et l'oreille, enfin, cesse d'être une parabole

Elle devient une coupe où un seul mot peut demeurer

15

Écouter vraiment, c'est accepter qu'un mot te change

C'est ne pas courir derrière la phrase suivante

C'est rester là, dans l'impact discret, dans la blessure légère

Un mot juste n'est pas confortable, il met en cause

Il fait surgir une question, il ouvre une faille

Il déplace la vie d'un millimètre, et ce millimètre suffit

Mais l'homme saturé ne veut pas être déplacé

Il veut être diverti, il veut être couvert, il veut être porté

Il préfère le vacarme qui berce au mot qui réveille

Et ainsi la liberté se perd dans une douceur de surface

16

Il arrive que le monde tente encore de parler en dessous
Par un oiseau dans l'aube, par un pas dans un couloir
Par la pluie sur une vitre, par une branche qui craque
Ce sont des paroles sans langage, des signaux sans discours
Mais l'oreille trop pleine ne les reconnaît plus
Elle cherche des phrases et manque la présence
Elle cherche des explications et manque l'accord
Car la présence n'explique pas, elle se donne
Et l'homme, devenu capteur, passe à côté du don
Comme s'il marchait dans un jardin en ne lisant que les panneaux

17

Il faudrait apprendre à désaturer l'oreille
Non pour devenir sourd, mais pour devenir voyant
Car l'écoute véritable ouvre la vue intérieure
Elle rétablit la résistance des choses, leur épaisseur, leur nuit
Elle fait place à ce qui ne se répète pas
Elle rend à l'événement sa rareté, à la parole sa dignité
Elle ne veut pas tout savoir, elle veut être juste
Et la justice ici est une justesse de résonance
Un accord qui se forme quand le bruit cesse de commander
Et que l'âme redevient capable d'accueillir une seule note

18

Les grands poètes ont toujours eu ces petites oreilles

Non pas petites par nature, mais affinées par le retrait
Ils ont refusé les foules sonores pour entendre une source
Ils ont appris la pauvreté du dire pour sauver le sens
Leur langage n'est pas maigre, il est tenu
Il ne s'ajoute pas au monde, il le laisse venir
Il ne recouvre pas, il découvre
Il ne cherche pas l'effet, il cherche la présence
Et c'est pourquoi un seul de leurs mots pèse plus
Que mille paroles jetées aujourd'hui comme des flocons sans foyer

19

La nuit est l'école la plus sûre pour cette oreille resserrée
Elle empêche du monde qu'on puisse le regarder à loisir
Alors l'oreille, si elle ne se perd pas, devient attention
Elle entend l'infime, le pas, le souffle, la fissure
Elle entend ce qui ne se vend pas, ce qui ne se partage pas
Elle entend le monde non comme un spectacle mais comme une présence
Et dans ce silence, le mot avisé peut venir
Il vient sans éclat, sans drapeau, sans promesse de salut
Il vient comme une lampe posée sur une table
Et autour de la lampe, tout reprend forme, lentement

20

Ainsi l'homme n'est pas condamné à être capteur
Il peut devenir écoute, il peut redevenir adresse
Il peut fermer ses grandes oreilles sans se fermer au monde

Il peut choisir la profondeur contre le flux
Il peut laisser le bruit glisser et garder un seul mot
Ce mot ne sauve pas le monde, mais il le rend habitable
Il ne vainc pas l'hiver, mais il y trace un chemin
Il ne fait pas taire les écrans, mais il ouvre une chambre intérieure
Et dans cette chambre, le monde cesse d'être une rumeur
Il redevient un visage que l'on peut enfin entendre et voir

LA PUDEUR DES MOTS

1

Il existe une pudeur des mots que l'époque a perdue
Une retenue ancienne comme une porte entrouverte dans la nuit
Le mot ne venait pas nu sur la place, il venait voilé
Il avait sa distance, son ombre, son petit tremblement
On le recevait comme on reçoit une présence fragile
Avec des mains propres, avec une lenteur qui ne brusque pas
Car tout dire d'un coup, c'est déjà défaire ce qu'on voulait dire
La vérité n'est pas une chose à dépouiller comme un fruit trop mûr
Elle a son tissu, son voile, sa forme de femme qui se soustrait
Et le mot juste sait cela, il n'entre qu'en s'excusant

2

Nous avons pris l'habitude de vouloir tout voir nu
De tirer les draps, de forcer les coffres, d'ouvrir les corps
La lumière est devenue un ordre, une police, une manie
On appelle cela franchise et l'on nomme cela courage
Mais souvent ce n'est qu'impatience, avidité, jeunesse de l'esprit
Cette volonté de vérité à tout prix qui brûle ce qu'elle touche
Comme si comprendre était arracher, comme si savoir était déchirer
Or la connaissance la plus haute commence par une convenance
Ne pas tout comprendre, ne pas tout savoir, ne pas tout disséquer
Laisser au monde sa part de secret comme on laisse à l'eau sa profondeur

3

Peut-être la vérité est-elle une femme qui a ses raisons
Et ces raisons ne sont pas faites pour être exhibées sous les lampes
Il y a dans l'énigme une dignité qui protège le réel
La nature elle-même met sa pudeur dans les incertitudes
Elle se cache derrière les plis, les brouillards, les décalages
Elle n'offre pas tout, elle propose, elle suggère, elle détourne
Ainsi devrait parler le mot, avec une élégance de seuil
Non pas se donner comme un objet, mais se tenir comme un signe
Non pas crier son contenu, mais inviter à une approche
Car l'approche est déjà une manière d'aimer sans posséder

4

Baubô, dis-tu, et le rire grec au bord des abîmes
Un nom qui déplace la gravité, qui la rend respirable
Les Grecs savaient qu'une vérité trop lourde devient une idole
Ils savaient qu'une lumière trop pleine efface le monde
Ils adoraient les formes, les sons, les paroles, l'Olympe des apparences
Non par naïveté, mais par profondeur, par tact, par santé
Ils restaient à la surface comme on reste au rivage
Pour ne pas croire qu'il faille toujours se noyer pour connaître
La surface est parfois la profondeur qui a appris la mesure
Et le mot pudique est la surface qui garde un feu en dessous

5

Nous, nous avons confondu profondeur et violence

Nous avons creusé, creusé, jusqu'à faire de la pensée une mine
Nous avons jeté sur le réel des lampes trop blanches
Nous avons dit dévoile, découvre, montre, prouve, explique
Et le monde s'est retiré, non par vengeance, mais par nature
Car ce qui est forcé se brise, ce qui est mis à nu se fige
Le voile n'était pas mensonge, il était respiration
La pudeur n'était pas peur, elle était convenance
Et maintenant, à force de vouloir la vérité sans vêtement
Nous n'avons plus que des vérités mortes, sans chaleur, sans présence

6

La pudeur des mots commence dans l'oreille
Dans la petite oreille d'Ariane qui n'accueille qu'un seul souffle
Le mot avisé ne se jette pas sur la table comme une vaisselle
Il se pose, il attend, il mesure la place qu'il va prendre
Il sait que trop de paroles font un hiver sans silence
Il sait que le vacarme est une impolitesse envers les choses
Alors il se retient, il s'élague, il se dépouille
Non pour devenir maigre, mais pour devenir juste
Car la justesse est une pudeur, une manière de ne pas salir
Ce qu'on touche en le disant, ce qu'on aime en le nommant

7

Quand on parle sans pudeur, on parle comme on arrache
On veut que l'autre cède, que le monde se livre, que tout soit clair
On force les serrures de l'intime avec des clés conceptuelles

On appelle cela lucidité, mais c'est souvent un mépris de la nuit

Or la nuit protège, elle n'éteint pas

Elle rend au monde son droit d'être inexpliqué

Elle rend au visage sa distance, à la douleur sa dignité

Elle empêche le regard de devenir transparent et dominateur

Et le mot, dans la nuit, apprend une autre forme de courage

Le courage de ne pas exhiber, de ne pas humilier par la clarté

8

Il y a des vérités qui ne supportent pas l'inspection permanente

Comme certaines fleurs ne supportent pas la main qui les tourne

On veut voir dessous, et l'on détruit l'éclat du dessus

On veut comprendre le parfum, et l'on écrase la tige

La pudeur des mots est une écologie du sens

Elle laisse pousser, elle laisse mûrir, elle laisse être

Elle sait que le réel n'est pas un problème à résoudre

Mais une présence à habiter, avec des seuils, des rives, des ombres

Et ce que tu appelles convenance devient alors un art

Un art plus rare que la vérité brute, un art d'approcher sans dénuder

9

Les convalescents, dit Nietzsche, reviennent plus tendres

Ils ont une langue plus douce pour les choses bonnes

Ils ont le goût plus subtil pour la joie

Ce goût subtil est déjà une pudeur

Car la joie grossière veut du cri, du théâtre, du tintamarre

La joie subtile veut de l'air, de la forme, du jeu, de la flamme claire

Elle ne veut pas posséder, elle veut danser

Elle ne veut pas engloutir, elle veut goûter

Ainsi le mot pudique est un mot joyeux

Il sait que la joie se brise si on la presse trop fort dans la main

10

Nous avons appris à parler comme des marchands de lumière

Tout doit être visible, tout doit être prouvé, tout doit être montré

Mais la lumière trop pure est une manière d'effacer

Elle supprime les reliefs, elle supprime les fissures, elle supprime la vue

Le mot pudique, lui, accepte l'opacité

Il respecte ce qui se retire, il laisse une marge au silence

Il ne veut pas tout voir nu, il ne veut pas tout comprendre

Il sait que comprendre à tout prix, c'est souvent perdre le monde

Alors il préfère une connaissance voilée mais vivante

À une transparence parfaite qui n'est que mort et possession

11

Les mots sans pudeur ressemblent à des projecteurs

Ils braquent, ils dévoilent, ils exposent, ils font rougir les choses

Ils réduisent la présence à un dossier

Ils mettent des étiquettes sur les blessures

Ils nomment trop vite la peur, le mal, l'amour, le deuil

Et, en nommant trop vite, ils ferment

Car le nom précipité est une clôture

La pudeur est ce retard qui sauve

Un retard de quelques secondes où l'on écoute avant de dire

Où l'on se demande si le monde consent à être nommé ainsi

12

Baubô riait, dit-on, et ce rire sauve la pensée de son idolâtrie

Il y a une malice qui protège, un humour qui voile

Non pour cacher la vérité, mais pour empêcher la violence

La pudeur des mots n'est pas toujours solennelle

Elle peut être légère, fluide, artificielle au sens divin

Elle peut détourner, suggérer, faire signe, danser autour

Comme une flamme qui éclaire sans brûler

Le mot pudique ne veut pas capturer, il veut faire apparaître

Il sait que l'apparition est fragile et qu'elle aime l'oblique

Et c'est en cela que l'art rejoint la philosophie, par la forme

13

Les Grecs adoreurs des formes, des sons, des paroles

Étaient superficiels par profondeur, phrase scandaleuse et juste

Superficiels, non par paresse, mais par mesure

Ils savaient qu'il faut rester bravement à la surface

Parce que la surface est déjà un monde

Et qu'en voulant toujours descendre, on finit par mépriser la vie

La pudeur des mots est ce courage de la surface

Non pas surface plate, mais surface vivante, frémissante

Elle garde le voile non comme un masque, mais comme un tissu

Elle tient l'énigme comme on tient une lampe, sans la retourner

14

Dire, alors, devient un geste de politesse envers l'être

On n'entre pas dans une chambre sans frapper

On ne soulève pas un voile sans être invité

On ne demande pas au monde de tout donner d'un seul coup

La pudeur est un rythme, une façon de marcher

Elle est une éthique de la distance

Et cette distance n'est pas froideur, elle est chaleur bien tenue

Car ce qui est trop proche se confond et se perd

Le mot pudique crée l'écart où la présence peut résonner

Il laisse respirer ce qu'il nomme, il ne l'étouffe pas sous son explication

15

Il y a une honte du langage moderne, non pas morale, mais esthétique

Cette honte vient du trop, du trop clair, du trop dit

On croit libérer, on exhibe

On croit comprendre, on dissèque

On croit aimer, on dénude

Et l'on s'étonne ensuite que le monde devienne uniforme

Comme si la nudité universelle n'était pas une monotonie

Comme si le voile n'était pas la condition de la nuance

La pudeur des mots est la condition du discernement

Sans elle, tout devient visible et rien n'est vu

16

Alors le convalescent apprend à oublier, à ignorer, comme artiste

Il ne veut plus courir derrière la vérité nue

Il sait que cette course est une folie de jeune homme

Il préfère la sérénité, toute espèce de sérénité

Et cette sérénité n'est pas sommeil, elle est forme

Elle est un refus de la foire et du tintamarre

Elle est une légèreté conquise après le feu

Elle est la joie dangereuse d'une seconde innocence

Ainsi le mot pudique est le mot de la convalescence

Il revient de l'abîme avec une langue plus tendre et plus rare

17

Il parle avec moins de volume et plus de gravité

Il n'a pas besoin de convaincre la foule

Il cherche l'accord intérieur, le pas juste, le souffle tenu

Il sait que la parole est un art de l'économie

Non pas l'économie de l'avare, mais l'économie de l'hôte

Celui qui prépare la table pour un seul invité

Et cet invité est le monde, non le public

La pudeur est de ne pas parler pour être vu

Mais de parler pour que quelque chose puisse apparaître

Et l'apparition est toujours voilée, sinon elle devient objet et se retire

18

Quand la vérité se voile, elle n'est pas moins vraie

Elle est plus habitable

Car un monde où tout est nu est un monde sans refuge

Un monde où tout est compris est un monde sans surprise

Un monde où tout est dit est un monde sans parole

La pudeur des mots rend possible la parole

Elle ouvre une chambre intérieure où le sens peut se poser

Elle rend au silence sa dignité d'espace

Elle rend à la nuit sa fonction de protection

Et elle rend à la joie son goût subtil, parce qu'elle ne la brutalise pas

19

Il faudra réapprendre cette pudeur comme on réapprend une langue

Non pas en revenant en arrière, mais en revenant devant

En posant des rives au torrent des discours

En fermant parfois les grandes oreilles pour sauver l'écoute

En acceptant que tout ne soit pas pour nous

Que certaines choses demeurent cachées pour de bonnes raisons

Que le monde a le droit de ne pas se livrer entièrement

Et que la vérité, si elle est femme, a le droit de sourire et de se taire

Baubô rit, et son rire interdit la barbarie de l'aveu

Il rappelle que la sagesse commence par la mesure et la malice

20

Ainsi le mot pudique n'est pas un mot faible

C'est un mot fort, parce qu'il résiste à l'époque

Il résiste à la transparence, à l'exhibition, à la foire

Il préfère l'apparence comme forme vivante

Il préfère la surface comme profondeur maîtrisée

Il préfère le voile comme respiration du vrai

Et, dans cette pudeur, la parole retrouve son poids perdu

Elle ne recouvre plus le monde, elle le laisse venir

Elle ne dissipe plus la nuit, elle veille dans la nuit

Et l'homme, enfin, cesse d'être capteur : il devient écoute et forme

NIETZSCHE

TOUT EST VAIN ?

« Pourquoi vivre ? tout est vain ! Vivre — c'est battre de la paille ; vivre — c'est se brûler et ne pas arriver à se chauffer. » —

Ces bavardages vieillis passent encore pour de la « sagesse » ; ils sont vieux, ils sentent le renfermé, c'est *pourquoi* on les honore davantage. La pourriture, elle aussi, rend noble. —

Des enfants peuvent parler ainsi : ils *craignent* le feu puisqu'il les a brûlés ! Il y a beaucoup d'enfantillage dans les vieux livres de la sagesse.

Et celui qui bat toujours la paille comment aurait-il le droit de se moquer lorsqu'on bat le blé ! On devrait bâillonner de tels fous !

Ceux-là se mettent à table et n'apportent rien, pas même une bonne faim : — et maintenant ils blasphèment : « Tout est vain ! »

Mais bien manger et bien boire, ô mes frères, cela n'est en vérité pas un art vain ! Brisez, brisez-moi les tables des éternellement mécontents !

(N, « Ainsi parlait Zarathoustra », « Des vieilles et des nouvelles tables », extrait)

LECTURE

Ce petit fragment a la netteté d'un coup de couteau, et il frappe d'abord par son adresse : il ne discute pas avec l'idée du « tout est vain », il la traite comme un air vicié qui circule depuis trop longtemps dans une pièce close. « Pourquoi vivre ? tout est vain ! » n'est pas ici une question métaphysique, c'est un refrain. Et vivre, « battre de la paille », « se brûler et ne pas arriver à se chauffer », ce sont des formules qui ont l'air profond parce qu'elles sont sombres, mais Nietzsche les entend comme on entend des mots qui sentent le renfermé. Il y a, dans cette dénonciation, une intuition essentielle pour notre thème : le bavardage n'est pas seulement le trop-plein médiatique, il est aussi le trop-plein de sentences, la circulation de vieilles formules qui se répètent jusqu'à devenir des meubles. On les appelle « sagesse » parce qu'elles ont vieilli, parce qu'elles ont été dites par des bouches respectées, parce qu'elles ont la patine de l'ancien. Or la patine n'est pas la vérité, et l'ancien n'est pas le vrai. On honore davantage ce qui sent le renfermé, précisément parce que cela dispense de respirer. Nietzsche le dit avec une cruauté ironique : la pourriture, elle aussi, rend noble. Il suffit qu'une phrase soit ancienne, et l'on s'incline, comme si l'âge du discours suffisait à lui donner raison.

Mais l'essentiel est ailleurs : ces sentences ne sont pas seulement fausses, elles sont infantiles. « Des enfants peuvent parler ainsi : ils craignent le feu puisqu'il les a brûlés. » Voilà la clé. Le « tout est vain » devient la plainte de celui qui a été blessé par la vie et qui, au lieu d'apprendre à vivre autrement, décide que la vie entière est coupable. Il y a là une psychologie de la parole qui rejoint parfaitement ton intuition sur les capteurs de sons : une oreille brûlée se met à craindre le feu au lieu d'apprendre la mesure du feu. Elle généralise, elle absolutise, elle transforme une expérience en verdict. Nietzsche ne nie pas la brûlure, il ne ridiculise pas la douleur, mais il refuse qu'elle se convertisse en morale universelle, en

aphorisme paresseux. Il appelle cela « enfantillage », et il accuse les vieux livres de sagesse d'être remplis de cet enfantillage, non parce qu'ils manquent d'intelligence, mais parce qu'ils manquent de courage vital. Le bavardage, ici, n'est pas l'abondance des mots, c'est la faiblesse d'un mot qui se croit profond parce qu'il se répète.

C'est pourquoi l'image du battage est si juste. Vivre, disent-ils, c'est battre de la paille. Mais Nietzsche retourne le geste contre eux : celui qui bat toujours la paille, comment aurait-il le droit de se moquer quand on bat le blé. La paille, c'est la phrase vide, la formule qui ne nourrit pas, le discours qui occupe la bouche mais ne donne rien à la main. Le blé, c'est ce qui nourrit vraiment, ce qui exige effort, patience, et surtout discernement. Battre le blé, c'est travailler le réel, accepter sa densité, en tirer une farine, en faire un pain. Battre la paille, c'est s'agiter sans fruit. Et l'on voit ici ce que Nietzsche vise : ces éternellement mécontents ne font pas une critique, ils font du bruit. Ils remuent des mots comme on remue de la paille, et, de cette agitation stérile, ils tirent ensuite une posture de supériorité. Ils se permettent de juger ceux qui œuvrent, parce qu'ils ont élevé leur stérilité au rang de lucidité. D'où la violence comique de Nietzsche : on devrait bâillonner de tels fous. Ce n'est pas un appel à la censure au sens politique, c'est un refus spirituel : il faut parfois couper la logorrhée, non pour interdire la pensée, mais pour rendre possible une parole qui nourrisse. Et l'image de la table donne à cette critique sa dimension la plus concrète. Ceux-là se mettent à table et n'apportent rien, pas même une bonne faim. C'est une phrase splendide, parce qu'elle dit ce que le bavardage fait au désir. Le bavardage empêche la faim. Il empêche la vraie faim de sens, la faim de présence, la faim de vie. Il remplit avant que le réel n'ait eu le temps de solliciter. Il arrive à table avec des phrases à la place d'un appétit. Et ensuite, parce qu'ils n'ont rien apporté et qu'ils ne sentent rien, ils blasphèment : tout est vain.

L'éternel mécontent est celui qui ne sait plus avoir faim, donc celui qui ne sait plus goûter.

Son nihilisme n'est pas seulement une idée, c'est une incapacité de goût.

C'est ici que Nietzsche fait surgir une proposition positive, presque triviale en apparence, mais profondément philosophique : bien manger et bien boire n'est pas un art vain. Il faut entendre la profondeur de cette trivialité. Ce n'est pas l'éloge du plaisir brut, ni le mépris de l'esprit. C'est l'affirmation que la vie vaut par des arts concrets, par des formes, par une mesure, par une joie tenue. Nous retrouvons là la convalescence de la préface du *Gai Savoir* : une langue plus tendre pour les choses bonnes, un goût plus subtil pour la joie, une répugnance pour la jouissance grossière et grise. Ici, « bien manger et bien boire » signifie : savoir discerner, savoir apprécier, ne pas confondre l'excès avec la richesse, ne pas confondre la plainte avec la sagesse. C'est une métaphysique du goût, une philosophie qui préfère la forme vivante à la sentence morte.

Alors le dernier impératif éclate comme un geste de rénovation : brisez les tables des éternellement mécontents. Ce ne sont pas seulement des tables morales, des tables de valeurs, ce sont aussi des tables de langage, des tables où l'on sert toujours les mêmes plats rances, les mêmes maximes renfermées. Briser ces tables, ce n'est pas devenir optimiste, ni nier l'abîme, c'est refuser que l'abîme soit prétexte à une parole qui stérilise. C'est refuser que le langage devienne une paille battue indéfiniment. Dans ton axe, cela rejoint exactement l'idée que le langage se corrompt par excès et par répétition, et qu'il faut retrouver une parole qui nourrisse, une parole qui ait du blé, une parole qui rende la faim possible au lieu de la couvrir.

Ce fragment, au fond, n'attaque pas la tristesse, il attaque l'habitude de la tristesse. Il n'attaque pas la douleur, il attaque sa conversion en refrain. Il n'attaque pas l'idée de vanité, il attaque la vanité d'un discours qui se contente de dire « tout est vain » sans rien offrir,

sans rien risquer, sans faim, sans art. Et si nous l'entendons aujourd'hui, c'est parce qu'il vise aussi notre vacarme contemporain : des tables remplies de paroles, et pourtant une faim intacte, ou pire, une faim anesthésiée. Nietzsche veut rendre la faim à l'homme, parce qu'une faim juste est déjà le commencement d'une joie possible, et parce qu'une joie possible est déjà une sortie du bavardage.

LE LANGAGE COMME FAIM

1

Le langage n'est pas d'abord une voix mais une faim
Une faim qui se lève dans la poitrine comme un vent sec
Une faim du monde, non du bruit qui le remplace
Une faim de choses tenues, de formes, de distances
Une faim qui ne veut pas posséder mais recevoir
Qui ne veut pas couvrir mais approcher
Qui ne veut pas tout dire mais dire juste
Car tout dire d'un coup, c'est déjà ne plus rien goûter
Le mot ne nourrit que s'il vient avec une mesure
Et la mesure commence par l'écoute et par le silence

2

On s'est trompé longtemps en prenant la parole pour un trop-plein
Comme si parler consistait à répandre une abondance sur la table
Comme si l'éloquence était la preuve que l'on a du pain
Mais la parole véritable est pauvre au départ
Elle naît d'un manque, d'une attente, d'un creux dans la journée
Elle vient de ce lieu où l'âme n'est plus repue de phrases
Elle vient quand le monde a cessé d'être un décor
Et redevient un visage qui résiste à la consommation

Alors le langage se dresse comme une demande humble

Non pas pour s'étaler mais pour trouver de quoi vivre

3

La faim exige un rythme, elle ne supporte pas l'ivresse du flux

Elle veut des rives, un pas, une table, un temps

Elle ne confond pas l'empressement avec la joie

Car l'empressement avale et ne goûte pas

Il engloutit le monde comme une nourriture sans saveur

Il se remplit de bruit et croit se remplir de réel

Mais ce qui nourrit n'est jamais ce qui envahit

Ce qui nourrit demande que l'on s'arrête

Que l'on pose la main, que l'on regarde sans prendre

Que l'on écoute avant même de nommer ce que l'on aime

4

Écouter, c'est avoir faim au bon endroit

C'est laisser l'oreille devenir une coupe et non une parabole

C'est refuser la foire, le tintamarre, la neige de mots

C'est garder une chambre intérieure où un seul mot peut entrer

Le monde parle bas, il n'a pas la voix des écrans

Il a la voix du pas, de la branche, du vent dans une porte

Il a la voix de l'eau qui travaille sous la glace

Et si l'oreille est trop pleine, cette voix n'atteint jamais

Alors on croit que le monde est muet et l'on se met à bavarder

Mais c'est notre faim qui est morte, non le monde qui s'est tu

5

La faim du monde n'est pas une curiosité, elle est une fidélité

Elle ne veut pas des nouvelles, elle veut de la présence

Elle ne veut pas des opinions, elle veut des choses

Elle ne veut pas des images, elle veut des rencontres

Et ce qui manque le plus, ce n'est pas l'information

C'est la densité d'un instant où l'on sent que quelque chose tient

Nous avons trop de paroles et pas assez de pain

Trop d'explications et pas assez d'accord intérieur

Trop de lumière et pas assez de nuit pour que la vue s'ouvre

Alors la faim se déplace, elle cherche ailleurs, elle se trompe, elle s'épuise

6

On mange des mots comme on mange de la paille

On se remplit de slogans, de sentences, de commentaires

On mâche du renfermé et l'on appelle cela sagesse

Puis l'on dit tout est vain parce qu'on n'a rien goûté

On confond l'indigestion avec la lucidité

On confond la fatigue du bruit avec la vérité du néant

Mais le nihilisme est souvent un estomac trompé

Un désir mal orienté, une faim anesthésiée

La parole ne doit pas être un remplissage

Elle doit rouvrir la faim, et la faim doit rouvrir la parole

7

Il y a des êtres qui reviennent de l'abîme avec une langue plus tendre

Ils ont appris que la jouissance grossière ne chauffe pas
Qu'elle fait du bruit, qu'elle tourne, qu'elle grise
Mais qu'elle laisse au matin un froid dans les os
Alors ils cherchent un autre art, un art pour les convalescents
Un art léger, fluide, malicieux, une flamme claire
Cette flamme, c'est peut-être la faim redevenue subtile
Une faim qui n'exige plus l'orage pour se sentir vivre
Une faim qui sait qu'un petit morceau de pain peut suffire
Si ce pain est vrai, s'il a le goût du monde, s'il porte une forme

8

La faim du monde est une école de pudeur
On ne déshabille pas ce qu'on mange, on le respecte
On ne force pas la vérité à se donner, on l'approche
On ne veut pas tout voir nu, on ne veut pas tout savoir
Parce que trop savoir devient parfois une manière de ne plus sentir
La faim sait le voile, elle sait la distance
Elle sait qu'une présence se brise si on la presse trop fort
Elle sait que le goût naît d'une retenue
Ainsi la parole qui nourrit est une parole voilée
Non pas obscure, mais convenable, polie, capable de laisser respirer

9

Quand la faim se réveille, le monde change de visage
Les arbres redeviennent arbres et non masse verte
Le ciel redevient un ciel et non une tapisserie de clichés

Les brebis redeviennent brebis et non statistiques du troupeau

La ville redevient une ville et non un flux de signaux

Tout reprend contour parce que le désir retrouve ses rives

Et le langage, alors, n'est plus une neige qui recouvre

Il devient une trace sur la neige, un pas, une direction

Il ne prétend pas posséder, il indique

Il dit voici, et dans ce voici la vie recommence à peser

10

Il faut apprendre à avoir faim contre l'époque

L'époque nourrit la satiété, elle vend du remplissage

Elle donne des bruits pour éviter la question

Elle donne des images pour éviter la rencontre

Elle donne des mots pour éviter le monde

Ainsi l'homme devient capteur et non écoute

Il capte tout et ne reçoit rien

Il traverse des journées pleines et reste vide

Parce que le vide n'est pas l'absence de contenu

C'est l'absence de présence, et la présence exige le silence comme seuil

11

Le langage comme faim demande une discipline douce

Non la violence d'un renoncement, mais l'art d'un choix

Fermer les grandes oreilles pour sauver la petite écoute

Refuser le torrent pour retrouver une source

Ne pas courir derrière la phrase suivante

Rester là, dans la résonance d'un seul mot

Comme on reste devant une flamme sans l'éteindre par son souffle

La faim veut cette patience

Elle veut que le monde ait le temps de venir

Car le monde ne se donne pas à la vitesse des nouvelles, il se donne à la vitesse du cœur

12

Il y a des jours où l'on ne sait plus ce que l'on veut dire

On parle quand même, par habitude, par peur du vide

Mais c'est précisément là qu'il faudrait se taire

Non pour se punir, mais pour réapprendre la faim

Le silence n'est pas une privation, il est une préparation

Il met la table, il nettoie la bouche, il ouvre l'espace

Sans silence, la parole n'a pas de faim, elle n'a que du volume

Et le volume fatigue, il n'alimente pas

Le monde ne demande pas qu'on le décrive sans fin

Il demande qu'on le laisse nous faire signe, et qu'on réponde avec peu

13

La faim du monde est aussi une faim de joie

Mais d'une joie qui ne crie pas, qui ne théâtralise pas

D'une joie qui se tient dans la nuance et dans l'accord

Une joie comme un pain chaud dans une pièce froide

Une joie qui ne prétend pas effacer l'abîme

Mais qui rend l'abîme habitable de l'intérieur

Cette joie est liée à la parole juste

Car la parole juste n'explique pas tout, elle ouvre

Elle ne remplit pas, elle nourrit

Et nourrir, c'est donner de quoi marcher encore, même dans la nuit

14

Il y a des peuples de mots qui ont oublié le pain

Ils vivent de paille battue, de sentences, de sarcasmes

Ils blasphèment que tout est vain parce qu'ils n'ont jamais mangé vrai

Ils se mettent à table et n'apportent rien, pas même une bonne faim

Ils viennent avec des discours à la place de l'appétit

Alors ils se plaignent que le monde n'a pas de goût

Mais le goût ne vient pas du monde seul, il vient de la manière d'approcher

Si tu arrives repu de bruit, rien ne te nourrira

Si tu arrives affamé de présence, tout te nourrira

Même une pierre, même une ombre, même un silence, même une parole rare

15

Ainsi la parole devient une manière de rendre grâce

Non par pitié, mais par justesse de la réception

Dire merci au monde, ce n'est pas l'idéaliser

C'est reconnaître qu'il ne se donne pas à qui le consomme

Il se donne à qui le respecte

Et le respect prend la forme d'une faim bien tenue

La faim qui n'arrache pas, qui ne vole pas

La faim qui n'exige pas que tout soit disponible

La faim qui accepte les énigmes, les voiles, les incertitudes

Car l'incertitude n'est pas un manque, elle est la pudeur du réel, et la pudeur nourrit plus
que la certitude

16

Quand tu as faim, tu entends mieux

Le bruit devient insupportable parce qu'il vole la place

Il occupe l'oreille comme une foule occupe une maison

Il empêche le monde de passer la porte

La faim ferme les fenêtres du vacarme et ouvre les fenêtres du dedans

Alors tu entends la petite voix de l'eau, la respiration du bois

Tu entends le monde comme on entend un ami qui ne parle pas fort

Et tu comprends que la vérité n'a pas besoin de se mettre à nu

Elle a besoin d'être approchée comme on approche un feu

Ni trop près pour se brûler, ni trop loin pour geler

La parole nourrissante est cette distance exacte, cette écoute qui tient la flamme sans la
violenter

17

Le langage comme faim est une résistance au règne de la transparence

La transparence veut tout voir, tout savoir, tout comprendre

Elle veut des choses nues, des preuves, des éclairages

Mais le monde s'efface sous cette lumière trop pleine

La faim, au contraire, aime la pénombre

Elle sait que la vue naît de l'ombre, de la faille, de la distance

Elle sait que la nuit rend les formes à la terre

Elle sait que le jour, parfois, écrase et neutralise

Alors elle choisit la veille

La veille est une faim qui ne s'endort pas, une faim qui ne se jette pas, une faim qui tient

18

C'est pourquoi les grands poètes sont des hommes de faim

Ils n'ont pas faim de phrases, ils ont faim de présence

Ils dépouillent le langage pour qu'il redevienne mangeable

Ils retirent le superflu comme on retire l'excès de sel

Ils font place au monde dans le mot

Ils ne cherchent pas le sublime tortillé

Ils cherchent la flamme claire, l'art léger, la sérénité

Ils savent oublier, ils savent ignorer, non par faiblesse

Mais pour sauver ce qui nourrit

Ainsi leur parole ne recouvre pas, elle ouvre une table où l'on peut enfin manger sans honte

19

Avoir faim du monde, c'est aussi accepter de ne pas être comblé

Ne pas demander un salut, ne pas exiger une totalité

La faim vraie ne se totalise pas, elle accompagne

Elle est comme la spirale, elle monte sans finir

Elle connaît la joie de chaque palier sans rêver d'un sommet final

De même la parole nourrissante ne promet pas un sens absolu

Elle donne un sens local, un pain pour aujourd'hui

Un pas, une lampe, une bribe de chaleur

Cela suffit, et cela est immense

Car ce qui est immense n'est pas ce qui totalise, c'est ce qui rend la marche possible

Alors je dis ceci, non comme une doctrine, mais comme une veille

Que le langage redevienne faim et non vacarme

Qu'il redevienne écoute et non capteur

Qu'il redevienne table et non foire

Qu'il redevienne pain et non paille

Qu'il garde sa pudeur, son voile, sa distance

Qu'il accepte de ne pas tout voir nu, de ne pas tout comprendre

Qu'il laisse au monde ses énigmes, afin qu'il puisse encore nous nourrir

Et qu'un seul mot, parfois, suffise à nous réchauffer vraiment

Comme une flamme claire dans un ciel sans nuages, comme un morceau de pain partagé
dans la nuit

LE LANGAGE COMME BOULIMIE

1

Il y a un langage qui n'a plus faim mais voracité
Une bouche ouverte sur le monde comme une machine
Il ne demande pas, il saisit
Il ne reçoit pas, il dévore
Il mord à pleine dents dans les choses sans en sentir la peau
Il avale des noms comme on avale de l'air en courant
Et l'air le gonfle sans le nourrir
Ce langage est repu et pourtant toujours affamé
Il mange pour combler une absence qu'il agrandit en mangeant
Il n'écoute pas le monde, il le transforme en matière à ingérer

2

Il se jette sur la journée dès l'aube, mâchoires déjà en marche
Il attaque les visages, les événements, les douleurs, les joies
Tout devient proie, tout devient contenu
Il mastique sans goût, il mâche sans salive, il avale sans pause
Il confond la vitesse avec la vie
Il confond l'abondance avec la richesse
Plus il prend, plus il s'appauvrit
Car ce qu'il prend, il ne le reçoit pas
Il ne laisse pas au monde le temps d'être monde
Il l'avale avant même de l'avoir rencontré

3

Ce langage a perdu la pudeur, il veut tout nu tout de suite
Il arrache les voiles, il ouvre les portes, il fouille les chambres
Il appelle cela vérité, transparence, lucidité
Mais c'est une impolitesse métaphysique
Un viol de la distance, un mépris du secret
Il exige que tout se livre à sa bouche
Et s'il ne trouve pas, il invente
Il préfère une fausse miette à la faim vraie
Il préfère une explication grossière à l'énigme qui nourrit
Il ne supporte pas le silence parce que le silence ne se mange pas

4

Il fait du monde une table de buffet où l'on se sert sans fin
On passe, on prend, on passe encore, on prend encore
On ne s'assoit jamais
On ne goûte rien, on consomme
Les plats deviennent des images, les images deviennent des phrases
Et les phrases deviennent des déchets dans la gorge
On croit savourer, on s'étouffe
On croit se remplir, on se vide
Le monde ne laisse aucune trace parce qu'on n'a fait que l'avaler
Et ce qui est avalé sans être aimé devient aussitôt oublié

5

La boulimie du langage ne connaît pas la distinction

Elle avale l'arbre et la forêt dans la même bouchée
Elle avale la brebis et le troupeau comme un seul morceau
Elle avale le ciel et la tapisserie du ciel sans différer
Elle avale la ville et ses ruelles et ses ombres en un seul bruit
Elle confond tout, puis elle dit tout
Et, en disant tout, elle efface
Elle recouvre par l'excès comme une neige qui tombe en tempête
Mais ici ce n'est pas la neige, c'est la mâchoire
Un hiver de dents où le réel craque et disparaît

6

Elle n'est pas seulement bavarde, elle est gloutonne
Elle ne sature pas l'air, elle sature la bouche
Elle veut parler avant d'avoir vu
Elle veut commenter avant d'avoir entendu
Elle veut conclure avant d'avoir approché
Elle ne laisse aucune miette de temps, aucune miette de nuit
Elle ne laisse aucune miette de distance où la vue pourrait naître
Tout est avalé sur le champ, comme si le monde était menacé de fuite
Alors on le capture en le disant, on le retient en l'avalant
Et l'on perd précisément ce qu'on voulait retenir

7

Elle aime le tintamarre parce que le tintamarre excite la faim
Un bruit appelle un bruit, une indignation appelle une indignation
Le langage boulimique se nourrit de sa propre agitation

Il est un feu qui mange le bois et s'étonne d'avoir faim
Il veut plus de nouvelles, plus d'images, plus d'avis
Plus de cris, plus de théâtre, plus de sublime tortillé
Il appelle cela intensité
Mais l'intensité sans forme est une panique
Et la panique mange tout, même la joie, même l'amour
Elle avale jusqu'au goût, et le goût meurt dans la précipitation

8

Les capteurs de sons deviennent ici des bouches de sons
Ils ne recueillent plus, ils engloutissent
Ils laissent passer mille mots comme on avale mille comprimés
Pour se donner l'illusion d'un remède
Mais le remède devient poison par excès
Car un monde avalé ne peut plus être habité
Tu n'habites pas ce que tu as ingéré
Tu l'as détruit pour le porter en toi, et tu ne portes qu'un vide
Le langage boulimique fabrique une solitude immense
Il est seul avec sa bouche et sa course
Il ne rencontre personne, il ne rencontre rien, il se rencontre lui-même en train de manger

9

Il y a dans cette boulimie une peur profonde
La peur de manquer, la peur du silence, la peur de l'énigme
La peur que le monde ne donne rien si on ne l'arrache pas
Alors on arrache, on prend, on avale, on stocke

On archive, on partage, on répète, on commente

On croit sauver le monde en le multipliant

Mais on le dissout, comme on dissout un pain dans l'eau

Il ne reste plus que des bouillies de discours

Et l'homme, devant ce bol, dit tout est vain

Non parce que tout est vain, mais parce qu'il a tout mangé sans faim

10

Il y a un rapport étrange entre la boulimie et le nihilisme

Plus on avale, plus on sent le vide

Plus on parle, plus on sent l'absence

Plus on comprend, plus on se croit séparé

La boulimie du langage est une maladie du grave soupçon

Elle ne fait confiance à rien, elle veut tout vérifier

Elle veut tout mettre en pleine lumière

Elle déshabille la vérité et la laisse grelotter

Puis elle s'étonne qu'elle meure

Or une vérité nue n'est pas plus vraie

Elle est souvent seulement humiliée, exposée, réduite à un objet

Et l'objet ne nourrit pas, l'objet se consomme

11

Le monde, pour ce langage, n'est plus un visage mais une viande

Il ne voit plus des formes, il voit des morceaux

Il découpe, il classe, il avale des catégories

Il transforme la vie en items, en bulletins, en bilans

Chaque chose est réduite à ce qu'on peut en dire vite

Ce qui ne se dit pas vite est rejeté comme inutile

Ainsi l'énigme, la nuit, la faille, la lenteur, sont expulsées

Mais ce sont elles qui donnent au monde son goût

Sans elles, tout est fade, et la boulimie augmente

Car la fadeur appelle la quantité

On mange plus quand on ne goûte rien

12

Le langage boulimique ne sait pas oublier, il accumule

Il ne sait pas ignorer, il se croit obligé de tout savoir

Il vit dans la folie de la vérité à tout prix

Il rend les temples peu sûrs, il embrasse les statues

Il veut absolument dévoiler, découvrir, mettre en pleine lumière

Et ce geste, qui se croit courageux, est une adolescence éternelle

Il ne sait pas la convenance

Il ne sait pas la pudeur que met la nature à se cacher

Il ne sait pas la femme vérité qui ne veut pas montrer ses raisons

Il ne sait pas Baubô, son rire, sa malice, sa surface profonde

Il ne sait pas que la surface peut être la vraie politesse de la profondeur

13

Alors le langage devient cannibale

Il se mange lui-même en parlant

Il ne laisse plus de place au monde parce qu'il occupe tout

Il remplit chaque trou avec une phrase

Il colmate chaque faille avec un commentaire

Il veut que rien ne résiste, que rien ne demeure opaque

Mais sans résistance, il n'y a plus de vue

Sans opacité, il n'y a plus de présence

Sans silence, il n'y a plus de parole

La boulimie est la mort de la parole par excès de parole

Elle est un effondrement, non par manque, mais par surabondance de dents

14

Elle ne laisse aucune miette, dis-tu, et c'est exactement cela

Dans un repas vrai, il reste des miettes, et les miettes sont précieuses

Elles disent qu'on a mangé avec mesure

Qu'on a laissé quelque chose à partager, quelque chose à reprendre

Mais la boulimie nettoie tout comme un incendie

Elle ne laisse pas le moindre reste où la mémoire pourrait se poser

Elle avale jusqu'aux traces

Elle veut un monde sans restes, sans ombres, sans secrets

Et ce monde est un désert brillant

Un désert où l'on court de buffet en buffet sans jamais être nourri

15

Les mots deviennent des dents, et les dents deviennent des armes

On mord pour avoir raison, on mord pour exister

On mord pour gagner une place dans le vacarme

On mord la nuance, on mord la lenteur, on mord l'hésitation

On ne supporte plus le peut-être

Le peut-être ne se mange pas, le peut-être demande patience
Alors on remplace le peut-être par des certitudes prêtes à avaler
Le langage boulimique préfère conclure que comprendre
Il préfère dévorer que demeurer
Il préfère posséder une phrase que vivre une présence
Et la présence se retire, car elle ne se laisse pas manger

16

Dans cette boulimie, le regard devient transparent
Il traverse, il consomme, il n'est plus contrarié
Il glisse sur les choses comme une langue sur une vitrine
Il ne rencontre pas de résistance, donc il ne voit plus
Et le monde s'efface dans l'illusion du tout vu
On croit voir parce que tout est éclairé
On croit savoir parce que tout est dit
Mais ce tout est une digestion impossible
Un trop-plein qui produit une fatigue morale
On se couche repu de mots et l'on se réveille vide
Comme si l'on avait mangé du vent
Et la journée recommence, bouche ouverte, dents prêtes, monde déjà perdu

17

Il faudrait briser les tables de cette boulimie
Briser les buffets, fermer les étals, rendre la faim au silence
Apprendre à laisser sur la table une place vide
Pour que l'invité puisse venir

Et l'invité, c'est le monde, non le flux des discours

Il faudrait réapprendre à ne pas tout prendre

À ne pas tout dire

À ne pas tout voir nu

À honorer le voile, la pudeur, la nuit, comme des conditions du goût

Car le goût est une résistance à la boulimie

Il te dit ceci est assez, ceci est juste, ceci nourrit, arrête-toi

18

La boulimie hait la sérénité

Elle la juge suspecte, trop calme, trop légère

Elle veut de l'intensité, du cri, du théâtre

Elle veut le romantique désordre, le gâchis des sens, le tortillé

Parce que le tortillé occupe la bouche

Parce que le cri couvre le vide intérieur

Mais les convalescents savent une autre joie

Ils savent la flamme claire dans un ciel sans nuages

Ils savent l'art léger, fluide, divinement artificiel

Ils savent oublier, ignorer, par santé

Ils savent que la sérénité est une table où l'on mange enfin

Et que la boulimie est une table où l'on se détruit en croyant se nourrir

19

La parole vraie laisse toujours une miette de silence

Elle ne finit pas tout, elle ouvre

Elle ne ferme pas l'énigme, elle la respecte

Elle ne réduit pas le monde à ce qu'elle peut avaler

Elle sait que le monde est plus vaste que la bouche

Et que la bouche doit apprendre la mesure

La miette est le signe d'une politesse

Elle dit qu'on n'a pas tout pris

Qu'on laisse quelque chose pour demain

Qu'on laisse quelque chose à l'autre

Qu'on laisse quelque chose à la nuit

La boulimie, elle, veut un présent total, et ce présent total tue le goût

Car le goût a besoin d'attente, de reprise, de retour, de rives

20

Alors je nomme cette maladie, non pour la condamner, mais pour la voir

Le langage comme boulimie, dents blanches sur le monde

Une voracité qui avale tout et ne distingue rien

Qui ne laisse aucune miette, aucune ombre, aucune faille

Et qui, à force de manger, efface ce qu'elle voulait posséder

Qu'il vienne un autre langage, non repu, non glouton

Un langage comme faim, comme écoute, comme table

Un langage qui sait la pudeur, le voile, la mesure

Un langage qui laisse au monde sa résistance afin que la vue naisse

Et qu'après le repas, il reste une miette de silence, preuve que le monde n'a pas été dévoré
mais reçu.

SILENCE NOCTURNE

La nuit a effacé le jour et avec lui les bavardages. Ce n'est pas un simple changement d'éclairage, ni une alternance mécanique entre deux heures. C'est un geste plus profond, presque une correction du monde. Le jour, en s'installant, amène avec lui la manie de remplir, l'empressement de dire, le besoin de commenter ce qui arrive avant même que cela ait vraiment eu lieu. Il dresse les silhouettes, il rend les choses visibles, mais il rend aussi l'esprit bruyant, pressé, sûr de lui. La nuit, au contraire, n'ajoute pas, elle retire. Elle efface, elle rend indécis ce qui se croyait net, elle dénoue les certitudes. Et dans ce retrait, elle accomplit une étrange justice : elle rend au monde sa part d'inexpliqué, sa pudeur, sa résistance. Elle coupe la parole aux bavardages non par violence, mais par fatigue du trop-plein. Elle impose une sobriété qui n'est pas une punition, mais une condition.

Elle fait place au silence, à la veille et à l'écoute. Il faut entendre ces trois mots comme une suite intérieure. Le silence n'est pas l'absence de sons, mais l'espace où la vie redevient discernable. La veille n'est pas l'insomnie, ni l'agitation de celui qui ne dort pas : c'est une attention tenue, une présence qui refuse de se dissoudre dans l'inertie. Et l'écoute, enfin, n'est pas un simple capteur de sons, cette oreille large qui laisse tout passer comme une eau sur une patinoire. L'écoute dont tu parles est une manière d'être, un consentement à ne pas savoir d'avance, un accueil sans voracité. Elle ne cherche pas à prendre, elle se rend disponible. Ainsi la nuit, en mettant le monde à distance, le rend paradoxalement plus proche, parce qu'elle retire ce qui le recouvrait : la couche épaisse des paroles, la neige des discours, le torrent des explications.

Quand tout se tait, alors se laisse entendre le cœur du monde et ses battements, sa respiration aussi. Il y a, dans cette phrase, une intuition décisive : le monde n'est pas seulement ce qui se voit, il est ce qui palpite. Mais pour percevoir un battement, il faut une proximité et une délicatesse que le vacarme diurne interdit. Le jour n'est pas seulement lumineux : il est lourd. Lourd de gestes, de tâches, d'urgences, lourd d'un bruit de fond qui n'est pas toujours sonore mais mental, ce murmure permanent des obligations et des opinions. Sous cette lourdeur, le battement du monde devient inaudible, comme si une main posée sur un tambour étouffait sa vibration. La nuit enlève cette main. Et soudain, sans que rien d'extraordinaire ne se produise, on entend. On entend non pas des messages, mais une respiration. On entend une continuité, une présence qui ne cherche pas à se faire remarquer. On entend ce qui anime le monde de l'intérieur, ce qui le tient, ce qui le soutient, ce qui lui donne sa gravité propre.

Dans l'écoute silencieuse, le monde se dit sans que rien ne le force. Voilà peut-être le cœur de tout : la vérité n'est pas un objet arraché à la réalité par la violence du concept. Elle est ce qui vient quand on cesse de vouloir la prendre. Le monde se dit, mais il ne se donne pas au regard qui exige, au langage qui dévore, au savoir qui veut tout mettre en pleine lumière. Il se dit à la veille, à l'attention, à l'humilité. Et se dire, ici, ne veut pas dire se transformer en discours. Le monde n'a pas besoin de notre phrase pour être vrai. Il a besoin que nous cessions de le couvrir de nos phrases afin que sa vérité puisse apparaître, non comme une conclusion, mais comme une présence. Il dit sa profondeur tragique, parce que tout ce qui vit est traversé par la finitude, par l'irréversible, par cette faille irréductible que nulle explication ne comble. Mais il dit aussi sa joie, toujours mélancolique. Cette expression est d'une justesse rare : la joie du monde n'est pas la joie naïve d'un salut, elle est la joie de tenir malgré tout, de respirer malgré la nuit même, de continuer malgré ce qui se retire.

C'est une joie qui cohabite avec le tragique, non pour le nier, mais pour l'habiter de l'intérieur. Elle est mélancolique parce qu'elle sait qu'aucune plénitude ne s'installe, qu'aucun sommet ne fixe la marche. Et pourtant elle est joie, parce qu'il y a un battement, parce qu'il y a un souffle, parce que le monde n'est pas mort sous la neige des bavardages.

Le silence devient alors parole du monde. Là, il faut être très précis : ce silence n'est pas mutisme, il n'est pas vide. Il est un langage sans domination. Il est une parole qui ne fait pas violence, une parole qui ne cherche pas à convaincre, une parole qui ne réclame pas d'audience. C'est une parole qui n'exige pas d'oreilles, dis-tu, et c'est profondément vrai : l'oreille ordinaire, celle qui capte, celle qui consomme, celle qui veut du son, n'est pas l'organe de cette parole. Ce qu'il faut, c'est une veille attentive. Un mode d'être, plus qu'un sens. Une disposition intérieure qui ne transforme pas immédiatement ce qu'elle reçoit en commentaire. Cette veille est une humilité dégagée de toute prétention à dire et à nommer. Et cette humilité est le contraire exact de la boulimie du langage. Elle ne veut pas tout comprendre, elle ne veut pas tout voir nu, elle ne veut pas tout saisir. Elle accepte la pudeur du réel, elle honore la façon qu'a la nature de se cacher derrière des énigmes et des incertitudes, non par absence, mais par convenance.

Alors on comprend ce que la nuit accomplit : elle ne nous apprend pas seulement à nous taire, elle nous apprend à ne pas violenter le monde par notre besoin de le nommer. Elle nous ramène à une parole plus ancienne, plus juste, celle qui naît d'une faim et non d'une voracité. Car l'écoute véritable est une faim du monde, une faim patiente, une faim qui ne mord pas. Et quand cette faim est là, le silence n'est plus ce qui manque, il est ce qui nourrit. Le monde n'est plus un décor à commenter, il redevient un interlocuteur sans phrase, un visage sans discours, une respiration qui suffit. Ce n'est pas que la parole humaine devienne inutile : c'est qu'elle retrouve sa place. Elle cesse de se croire nécessaire à tout, elle cesse de

recouvrir, elle cesse de dissiper. Elle se fait rare, tenue, convenable. Et c'est seulement à cette condition qu'un mot, parfois, peut naître comme il le faut : non pas pour remplir le silence, mais pour répondre à ce silence qui, depuis longtemps, parlait déjà.

Dans cette perspective, la nuit n'est pas un refuge contre le monde, mais un retour au monde. Elle est la condition de la vue intérieure, l'école de l'écoute, la chambre où le langage cesse d'être bruit et redevient souffle. Le jour pourra revenir, et avec lui les tâches et les voix et les urgences. Mais si l'on a vraiment veillé, si l'on a vraiment écouté, alors quelque chose demeure : la certitude intime que sous le vacarme, sous l'épaisseur, sous la lourdeur des commentaires, il y a un battement. Et que ce battement est plus vrai que nos bavardages. Et qu'à sa manière, il nous appelle, non à parler davantage, mais à vivre plus justement, c'est-à-dire à écouter.

LA PAROLE SILENCIEUSE

1

La nuit n'a pas seulement éteint le jour, elle a rendu au monde son souffle
Elle a retiré la main du vacarme posée sur le tambour des choses
Elle a fermé les étals du bruit, les marchés des phrases, les vitrines
Et dans l'air plus rare s'est levée une parole sans voix
Une parole qui ne cherche pas à convaincre ni à gagner
Une parole qui n'a pas besoin d'être entendue pour être vraie
Elle se tient comme une lampe posée sur une table vide
Elle ne crie pas, elle éclaire, et son éclat ne brûle rien
Elle demande seulement que l'on demeure, que l'on veille
Car la parole silencieuse n'entre pas dans l'oreille, elle entre dans l'attention

2

On croit que le silence est un manque, mais il est une présence
Un espace où le monde peut enfin redevenir discernable
Quand les bavardages tombent comme une neige trop épaisse
On ne voit plus rien, on ne touche plus rien, on ne goûte plus rien
Le silence, lui, dégage les contours, remet les distances, rend les rives
Il ne remplit pas, il laisse place
Et cette place est déjà une forme de justice
Car le monde ne se donne pas à la bouche vorace du langage
Il se donne à celui qui ne force pas, à celui qui respecte
La parole silencieuse est ce respect devenu souffle intérieur

3

Elle parle sans mot comme parlent les pierres quand la neige cesse
Comme parle l'eau sous la glace, lente, obstinée, presque invisible
Comme parle une branche qui craque, non pour dire, mais pour être
Comme parle un pas dans un couloir quand tout le reste se tait
Ce n'est pas un message, c'est une respiration
Et l'on comprend alors que le monde a son cœur et ses battements
Qu'il n'est pas un décor, mais une présence qui palpite
Le jour, avec sa lourdeur, couvre ce battement de mille couches
La nuit retire les couches, et la vérité recommence à vibrer
Non comme une idée, mais comme une profondeur vivante et proche

4

La parole silencieuse n'exige pas d'oreilles, dis-tu, et c'est juste
Elle n'appartient pas aux capteurs de sons, aux paraboles trop larges
Elle n'entre pas dans la foule des discours où tout se superpose
Elle cherche une chambre intérieure, un seuil, une pauvreté consentie
Elle vient à la petite oreille d'Ariane, à l'écoute resserrée
Elle n'a pas besoin de volume, elle a besoin d'espace
Un seul souffle suffit, un seul signe suffit
Parce qu'elle n'ajoute rien au monde, elle le laisse venir
Elle n'est pas neige, elle est trace sur la neige
Elle ne recouvre pas, elle indique, et l'indication ouvre une route dans la nuit

5

Ce qui parle en elle, ce n'est pas notre opinion, ni notre savoir

Ce n'est pas la volonté de vérité à tout prix, ni la lumière inquisitrice
C'est une convenance, une pudeur, un tact envers le réel
Elle sait que la vérité a des raisons de ne pas montrer ses raisons
Elle sait que l'énigme n'est pas un défaut, mais une dignité
Elle ne veut pas tout voir nu, elle ne veut pas tout comprendre
Elle honore le voile qui protège, la nuit qui garde, la faille qui rend habitable
Elle se souvient que les Grecs étaient superficiels par profondeur
Qu'ils adoraient les formes, les sons, les paroles, non par mensonge
Mais parce que la forme est la politesse de la profondeur, et la surface une sagesse tenue

6

La parole silencieuse a appris à oublier comme on apprend à respirer
Elle ne s'encombre plus des discours qui sentent le renfermé
Elle ne bat plus la paille, elle cherche le blé
Elle ne se met plus à table sans faim
Elle ne blasphème plus que tout est vain
Car elle sait que la vanité est souvent un estomac trompé
Elle revient de l'abîme avec une langue plus tendre pour les choses bonnes
Avec un goût plus subtil pour la joie, toujours mélancolique
Elle ne veut pas la jouissance grossière, sourde et grise
Elle veut une flamme claire, un art léger, fluide, divinement artificiel, une sérénité qui tient

7

Il y a une joie tragique dans la parole silencieuse
Elle ne promet pas un salut, elle n'efface pas le manque
Mais elle rend le manque habitable, comme un foyer dans une pièce froide

Elle ne guérit pas le monde, elle l'accompagne
Elle ne ferme pas l'abîme, elle y pose une planche de veille
Et sur cette planche l'homme peut marcher sans se mentir
La parole silencieuse ne dit pas que tout ira bien
Elle dit seulement que le monde respire encore
Et que respirer encore est déjà une forme de courage
Elle rend à l'âme une seconde innocence, plus dangereuse, parce qu'elle sait
Elle rend à la joie sa nuance, sa pudeur, sa lenteur de pain chaud

8

Elle est l'inverse exact du langage boulimique
Elle ne dévore pas, elle goûte
Elle ne sature pas, elle nourrit
Elle ne commente pas, elle écoute
Elle ne veut pas capturer, elle veut rencontrer
Elle laisse des miettes, et ces miettes sont précieuses
Car les miettes sont le signe d'une politesse envers le temps
Elles disent qu'on n'a pas tout pris, qu'on laisse pour demain
Qu'on laisse à l'autre, qu'on laisse à la nuit
La parole silencieuse laisse toujours une part intacte, une part qui se retire
Et dans ce retrait elle garde vivant ce qu'elle approche

9

Elle vient souvent quand on ne l'attend plus
Dans une fatigue qui cesse de se plaindre
Dans un soir où le monde a l'air simple sans être facile

Dans une maison qui s'assombrit et qui cesse d'exiger des réponses
Dans un chemin de neige où le pas s'entend enfin
Elle ne se montre pas, elle se reconnaît
Elle n'a pas de titre, pas de drapeau, pas de scène
Elle n'a pas besoin d'arguments, elle n'a pas besoin de preuves
Elle est une évidence douce et grave, un accord intérieur
Comme si le cœur du monde frappait contre le cœur de l'homme
Et que l'homme, pour la première fois, cessait de parler pour ne pas l'étouffer

10

Quand elle se tient en toi, tu sens que le monde n'est pas une rumeur
Qu'il n'est pas un flux de nouvelles, une succession de surfaces
Qu'il est une profondeur à la surface, une surface profonde
Une forme qui tremble, une présence qui se voile
Alors tes mots changent, ils deviennent plus rares
Ils ne cherchent plus à remplir, ils cherchent à répondre
Ils ne viennent plus du bruit, ils viennent de la veille
Ils ne veulent pas tout dire, ils veulent être justes
Et la justesse est un silence qui a trouvé sa place
Un silence qui a pris forme dans une phrase, puis qui revient au silence

11

La parole silencieuse est un art de la distance exacte
Ni trop près pour brûler, ni trop loin pour geler
Elle approche le feu avec une main qui sait sa propre fragilité
Elle sait que la lumière trop pleine efface les reliefs

Elle sait que la transparence du regard est un effondrement
Alors elle choisit l'ombre, la pénombre, la faille
Non par goût du sombre, mais par fidélité à la vue
Car voir vraiment exige résistance, opacité, distance
Et la nuit rétablit cela, elle rend au monde sa rugosité, sa profondeur
La parole silencieuse est l'enfant de cette nuit, une parole de veille
Elle est ce qui reste quand le jour est devenu trop plein et que l'homme a cessé de glisser

12

Il y a des lieux où l'on apprend cette parole sans maître
Des ruines, des sentes nocturnes, des chambres sombres, des étangs sans rives
Des bancs où un vieillard se tait avec un enfant
Des fenêtres où l'on attend sans savoir quoi
Des forêts où le loup passe comme une ombre claire
Des maisons qui gardent une mémoire muette
La parole silencieuse naît là où l'homme n'est plus au centre
Là où il ne peut plus imposer sa lumière
Là où le monde demeure autre, irréductible
Et cette altérité n'est pas un mur, elle est une invitation à l'humilité
Car l'humilité est la condition de l'écoute, et l'écoute la condition de la parole

13

On dit souvent que le silence est vide, mais il est plein d'invisible
Plein de battements, plein de respirations, plein de choses qui se tiennent
Le monde parle sans parler, et cette parole est plus ancienne que nos langues
Elle ne se traduit pas en concepts, elle ne se résume pas

Elle se reçoit comme on reçoit la pluie sur la peau
Comme on reçoit la nuit sur les paupières
Comme on reçoit une présence dans une pièce où personne ne dit rien
La parole silencieuse n'éclate pas, elle s'infiltré
Elle ne s'impose pas, elle consent
Elle ne triomphe pas, elle demeure
Et demeurer, voilà le contraire du bavardage qui passe, voilà la seule réponse au flux qui use

14

Si tu voulais la forcer, elle disparaîtrait aussitôt
Comme la vérité qui meurt quand on lui enlève son voile
Comme la joie qui se brise quand on la serre trop fort
Comme un animal qui s'enfuit quand on le fixe trop longtemps
La parole silencieuse demande une manière de regarder qui n'est plus le regard
Elle demande une vue qui vient de l'intérieur
Une vue qui ne possède pas, une vue qui laisse être
Et cette vue s'accorde au monde comme un instrument à une musique
Quand l'accord est juste, tu n'as plus besoin de parler
Tu sais sans savoir, tu vois sans expliquer
Et si un mot vient, il vient comme une miette de pain
Non pour nourrir la vanité, mais pour soutenir la marche
Un mot qui pèse, un mot qui ne glisse pas, un mot qui garde en lui la nuit qui l'a engendré

15

Alors le langage cesse d'être hiver, il devient saison intérieure
Il cesse d'être neige qui recouvre, il devient trace, sillon, chemin

Il cesse d'être boulimie, il devient faim juste
Il cesse d'être capteur, il devient écoute
Il cesse d'être table de foire, il devient table de convalescence
Une table où l'on mange lentement, où l'on goûte, où l'on laisse des miettes
Le silence n'est plus ce qui manque, il est ce qui donne
La parole silencieuse est ce don qui ne se dit pas
Et pourtant elle se reconnaît à ce qu'elle rend le monde habitable
Elle rend au tragique sa transfiguration intérieure, sans consolation
Elle rend à la joie sa mélancolie, sans désespoir
Elle rend à l'homme son humilité, sans humiliation
Et cette humilité est une force, parce qu'elle n'a plus besoin de triompher

16

On croyait que parler était la preuve d'exister
On croyait que nommer était la manière de posséder
On croyait que comprendre était la fin de la route
La parole silencieuse dit autre chose
Elle dit que l'existence se prouve dans la veille
Que la possession détruit ce qu'elle veut garder
Que la compréhension totale est une violence
Elle dit qu'il faut savoir ignorer, oublier, se retirer
Non par fuite, mais par santé
Elle dit que l'art commence là où la parole se retient
Là où l'on cesse d'ajouter, là où l'on laisse la forme apparaître

Et la forme, ici, n'est pas décoration, elle est la loi d'une présence
Comme une flamme claire qui tient dans l'air sans nuages, sans besoin d'orage

17

Il y a des mots qui naissent de ce silence et qui en gardent la pudeur
Ils ne se multiplient pas, ils ne se répètent pas, ils ne se vendent pas
Ils sont rares parce qu'ils sont lourds
Ils sont simples parce qu'ils ont traversé le feu
Ils ne veulent pas faire effet, ils veulent faire place
Ils laissent au monde ses énigmes, ils honorent ses incertitudes
Ils parlent à la surface, et cette surface est profonde
Ils sont grecs par profondeur, non par imitation
Ils adorent les sons, les paroles, non pour bavarder
Mais pour donner à la présence une forme habitable
Ainsi la parole silencieuse n'est pas contre le langage, elle est sa guérison

18

Quand tu la tiens, tu ne cherches plus le sublime tortillé
Tu n'as plus besoin du cri de passion du théâtre
Le grand tintamarre de foire t'agresse comme une impolitesse
Tu reviens régénéré de l'abîme, plus raffiné, plus enfantin
Avec une seconde innocence, dangereuse dans la joie
Tu n'as pas perdu la profondeur, tu as perdu le goût du lourd
Tu n'as pas renoncé au tragique, tu as renoncé au vacarme
Et ce renoncement est un gain
Car il te donne une langue plus tendre, une oreille plus juste

Il te donne la sérénité comme condition d'art

Et l'art, ici, est une manière de vivre qui ne dissipe plus le monde mais le laisse respirer

19

La parole silencieuse est peut-être le nom le plus juste de la veille

Elle ne dit pas je sais, elle dit je reste

Elle ne dit pas je comprends, elle dit j'écoute

Elle ne dit pas je nomme, elle dit je respecte

Elle n'enferme pas, elle ouvre

Elle ne clôt pas, elle accompagne

Elle n'offre pas de doctrine, elle offre une présence

Et cette présence est fragile, mais elle est plus forte que les discours

Car les discours passent, ils s'usent, ils finissent aux oubliettes

La parole silencieuse demeure, parce qu'elle n'a pas voulu être plus grande qu'elle-même

Elle demeure comme demeure une braise sous la cendre

Non pour brûler le monde, mais pour le réchauffer sans bruit

20

Ainsi s'achève, non par une conclusion, mais par une tenue

Que le silence demeure une parole du monde

Que la nuit continue d'effacer le jour trop plein

Que l'écoute garde le cœur du monde et ses battements

Que la joie demeure mélancolique et pourtant réelle

Que le tragique ne soit pas un verdict, mais une manière d'habiter

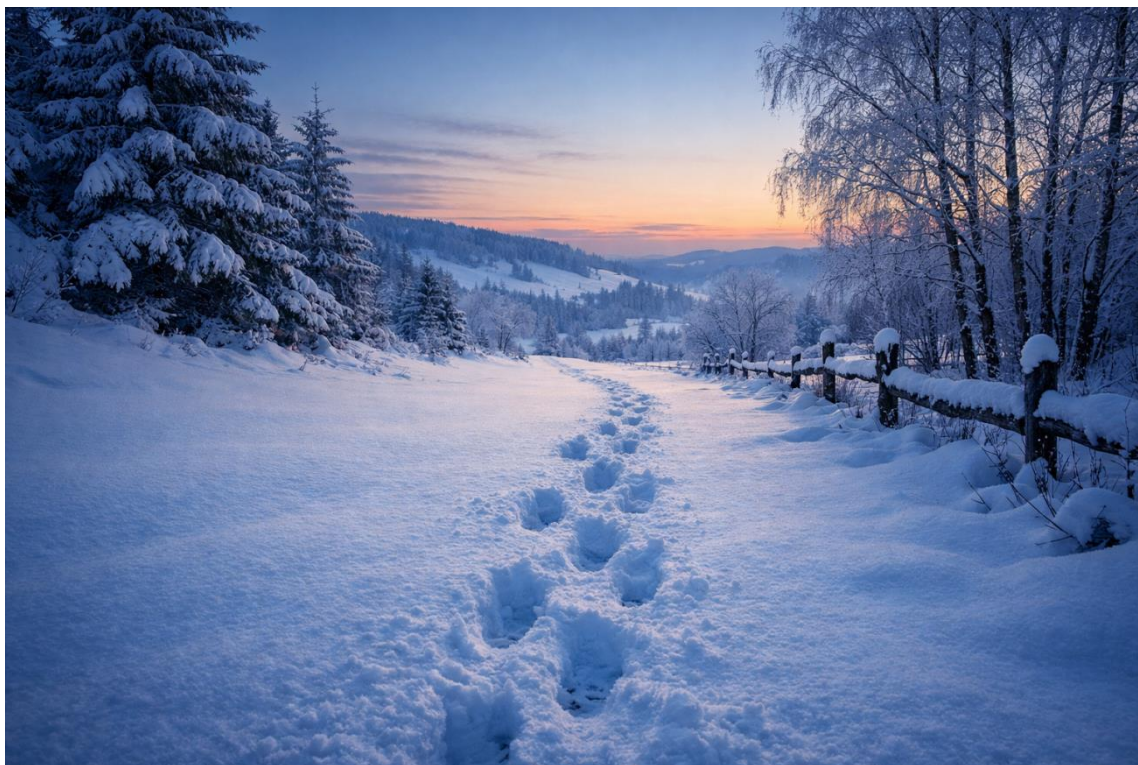
Que nos mots soient pudique, légers, rares, et pourtant nécessaires

Non nécessaires à la vérité, mais nécessaires à notre fidélité

Et qu'il reste toujours, après la phrase, une miette de silence

Preuve que nous n'avons pas dévoré le monde, mais que nous l'avons reçu, humblement, en
veille

DES PAS DANS LA NEIGE



Ce que suggèrent ces pas dans la neige n'est pas une simple continuation, encore moins une réparation du langage hivernal. Ils indiquent autre chose, de plus discret et de plus décisif : le langage, lorsqu'il a atteint son point de saturation, ne disparaît pas, il se retire. Et dans ce retrait même, quelque chose devient possible. La neige a tout recouvert, comme le bavardage recouvre le monde, égalisant les reliefs, abolissant les différences, donnant à croire qu'il n'y a plus rien à voir ni à entendre. Mais sous cette couche uniforme, le monde n'a pas cessé d'être. Il a simplement été rendu muet par excès de paroles. Les pas disent alors que le sens ne revient pas par ajout, mais par contact. Marcher dans la neige, ce n'est pas effacer la neige, c'est l'éprouver. C'est sentir, à chaque pas, ce qui résiste sous la surface, ce qui oblige à ajuster le corps, à ralentir, à consentir à la difficulté. Le langage qui se profile ici n'est plus celui qui recouvre, mais celui qui épouse.

Il y a dans ces traces une leçon silencieuse : on ne sort pas de l'hiver du langage par un discours sur l'hiver, ni par une dénonciation plus sonore encore du vacarme. On en sort par un autre régime de présence. Les pas ne commentent pas la neige, ils la traversent. Ils ne la jugent pas, ils la prennent au sérieux. De même, ce langage à venir ne nie pas l'excès passé, il en assume la conséquence. Il marche là où le monde a été trop dit, trop expliqué, trop mis en pleine lumière. Il ne cherche plus à maîtriser, mais à s'ajuster. À chaque pas, il reconnaît que le sol n'est pas donné d'avance, qu'il faut le découvrir par l'épreuve, non par la vue d'ensemble. Il n'y a plus de panorama, plus de synthèse totale : seulement une progression fragile, attentive, exposée.

Ce qui est décisif, c'est que ces pas ne laissent pas une empreinte triomphale. Ils ne dessinent pas une route, ils n'installent pas une nouvelle autorité. Ils sont provisoires, menacés par la prochaine chute de neige, destinés à disparaître. Et c'est précisément là leur

force. Ce langage ne veut plus durer comme un système, ni s'imposer comme une vérité définitive. Il accepte sa propre précarité. Il sait qu'il sera recouvert à son tour, et que cela fait partie du monde. Il ne cherche donc pas à se graver dans la pierre, mais à laisser juste assez de trace pour qu'un autre puisse passer, ou pour que le même passage soit repris autrement. Il n'y a plus ici de volonté de fondation, mais une fidélité au mouvement.

On comprend alors que ce langage ne colle pas au monde comme une étiquette, mais comme une peau sensible. Il suit les plis, les creux, les irrégularités que la neige avait rendus invisibles. Là où le langage hivernal égalisait, celui-ci discrimine sans classer. Il ne nomme pas pour posséder, mais pour s'orienter. Chaque pas est une décision locale, jamais une loi générale. Et cette localité n'est pas un appauvrissement, elle est une justesse. Car le monde ne se donne jamais en bloc. Il se donne par fragments, par situations, par résistances ponctuelles. Le langage qui s'accorde à cela renonce à la totalité pour gagner la précision vécue.

Il faut aussi entendre ce que ces pas disent de l'absence. Celui qui marche n'est pas visible. Il est déjà passé, ou peut-être n'est-il plus. Il ne se montre pas. Ce qui demeure, ce n'est pas une figure, mais un geste. Et ce geste n'appelle pas l'admiration, il appelle la reprise. Comme la parole silencieuse, ce langage ne cherche pas à être entendu comme une voix, mais reconnu comme une orientation possible. Il n'exige pas l'adhésion, il propose un passage. Il ne rassemble pas autour de lui, il ouvre un chemin que chacun doit éprouver à sa manière.

Ainsi se dénoue le langage hivernal. Non par opposition frontale, non par retour à un âge d'or de la parole, mais par une transformation du rapport même au dire. Le langage cesse d'être ce qui recouvre le monde pour devenir ce qui le touche sans l'effacer. Il ne dissipe pas

la nuit, il marche dedans. Il ne prétend pas restituer une clarté perdue, il accepte la pénombre comme condition de la vue. Et dans cette pénombre, chaque pas compte, chaque mot pèse, parce qu'il engage le corps entier, et pas seulement l'intellect.

Ce que montrent ces traces, finalement, c'est que le sens ne revient pas comme une révélation, mais comme une pratique. Marcher, encore. Marcher malgré l'hiver, non pour le vaincre, mais pour l'habiter autrement. Le langage à venir n'est pas un langage qui explique ce que la neige a recouvert ; il est celui qui se règle sur ce que la neige cache encore. Il accepte de ne pas voir entièrement, de ne pas savoir à l'avance où il va, de ne pas laisser autre chose qu'un passage fragile. Et c'est précisément cette fragilité qui le rend vrai.

Car un langage qui ne laisse aucune trace est un langage qui a tout dévoré. Mais un langage qui ne laisse que des traces, appelées à disparaître, est un langage qui a respecté le monde. Il n'a pas voulu durer à sa place. Il a simplement traversé, en veille, en silence, assez doucement pour que, sous la neige des mots, le sol du monde puisse encore être senti.

PAS DANS LA NEIGE

1

La neige est tombée sur le monde comme un langage trop sûr
Elle a blanchi les angles, égalisé les distances, adouci les blessures
Tout semblait paisible, tout semblait enfin à sa place
Mais ce calme n'était qu'un recouvrement, une douceur qui efface
Sous la couche, les choses tenaient encore, invisibles, intactes
Et l'homme, repu de phrases, ne sentait plus le sol du réel
Il marchait sur des mots, il glissait sur des surfaces
Il disait voir, il disait savoir, et le monde se retirait
Alors la nuit est venue, non pour ajouter, mais pour retirer
Et dans le retrait un pas s'est levé, un pas seul, un pas nu

2

On ne sort pas de l'hiver par un discours sur l'hiver
On ne délivre pas la neige en la dénonçant plus fort que la neige
Il faut consentir à marcher dedans, à éprouver la résistance
Le pas s'enfonce et mesure, il hésite et choisit
Il ne possède pas la route, il la découvre à même la difficulté
Il n'a pas de panorama, pas de vérité totale devant lui
Il n'a qu'une avance fragile, un rythme, une attention
Le monde n'est plus une image, il redevient une rugosité
Et chaque empreinte est une question posée au sol
Non pour l'expliquer, mais pour savoir comment tenir

3

Le pas n'est pas une parole, et pourtant il dit
Il ne commente rien, il répond
Il répond à la neige comme on répond au silence
Par une présence qui n'exige pas, qui ne force pas
Il ne déchire pas le voile, il ne l'arrache pas
Il accepte la pudeur du monde et la convenance de la nuit
Il sait qu'une vérité nue meurt de froid
Alors il avance avec tact, avec une lenteur de convalescent
Comme si l'abîme, derrière lui, avait purifié le goût
Et que désormais seule la mesure puisse nourrir

4

Le pas laisse une trace et la trace est plus humble qu'un mot
Elle ne prétend pas durer, elle ne cherche pas à convaincre
Elle dit seulement quelqu'un est passé
Quelqu'un a traversé sans dévorer, sans recouvrir, sans posséder
La trace est un geste d'hospitalité envers l'avenir
Elle laisse un signe pour que d'autres puissent venir
Elle n'érige pas un monument, elle n'installe pas une doctrine
Elle offre une direction fragile, un fil dans la blancheur
Et la blancheur, paradoxalement, ne l'abolit pas : elle la rend visible
Comme si la neige, en recouvrant, révélait ce qui la traverse

5

Dans la bouche du langage boulimique, le monde devient proie

Il est mâché, avalé, digéré, oublié

Mais ici le monde redevient sol, et le sol résiste

La résistance rend la vue possible

Le pas sent sous la neige des bosses, des creux, des pierres

Il ajuste sa force, il apprend la distance exacte

Ni trop vite pour glisser, ni trop lent pour s'endormir

Il ne veut pas tout voir, il veut avancer

Il accepte de ne pas savoir la suite, de ne pas tenir le plan

Et cette ignorance n'est pas défaite : c'est la santé retrouvée

6

Il y a une faim dans ce pas, mais une faim juste

Non la voracité qui mord, mais la faim qui écoute

La faim qui ne se remplit pas de bruit, qui ne se gave pas d'images

La faim qui veut sentir la présence et non la consommer

Le pas est une oreille du corps, une écoute du pied

Il entend ce que l'oreille saturée ne reconnaît plus

Il entend le monde non en sons, mais en résistances

Et ces résistances deviennent une parole silencieuse

Une parole sans syllabes, sans slogans, sans commentaires

Une parole qui se dit dans l'accord du poids et du sol

7

Quand tout se tait, le cœur du monde se laisse entendre
Non comme un message, mais comme une respiration
Alors le pas devient plus léger, non par légèreté facile
Par cette légèreté profonde qui vient après le feu
Il n'a plus besoin du tintamarre pour se sentir vivant
Il n'a plus besoin de l'orage pour croire à l'intensité
Il marche dans un ciel sans nuages, sous une flamme claire
Et cette flamme n'est pas au-dessus : elle est dans la veille
Le pas apprend une joie discrète, toujours mélancolique
La joie de tenir, de traverser, de laisser intact ce qu'on traverse

8

Car la neige, un jour, retombera
Elle recouvrira les traces, elle égalisera de nouveau
Le monde connaît ses hivers, l'homme connaît ses bavardages
Il y aura d'autres recouvrements, d'autres oublis, d'autres excès
Mais ce qui compte, c'est qu'un passage ait eu lieu
Qu'un langage autre se soit profilé, non contre, mais à travers
Un langage qui ne recouvre plus, qui épouse, qui suit les plis
Un langage qui laisse des miettes de silence au bord de chaque mot
Et dans ces miettes, la possibilité d'une reprise
Comme si, sous la neige des phrases, un sentier demeurerait sensible à qui veille

9

Le pas ne promet rien, il ne sauve pas le monde
Il ne fait que rendre habitable l'instant
Il ne donne pas une vérité totale, il donne une direction
Il ne dissipe pas la nuit, il marche avec elle
Il ne chasse pas l'énigme, il l'honore
Et c'est pourquoi il est plus vrai qu'un discours
Car le discours veut durer, veut s'imposer, veut couvrir
Le pas, lui, accepte de disparaître
Il sait que sa trace est destinée à être effacée
Et c'est précisément ce consentement qui le rend juste

10

Ainsi je dis, pour conclure sans conclure
Que la parole la plus fidèle est peut-être un pas dans la neige
Qu'elle ne parle pas pour être entendue
Mais pour que le monde, un instant, soit senti sous le recouvrement
Qu'elle ne cherche pas à dire tout, mais à laisser place
Qu'elle ne morde pas, qu'elle n'avale pas, qu'elle n'exhibe pas
Qu'elle avance avec pudeur, avec humilité, avec veille
Et qu'après la phrase, après le geste, après le passage
Il reste cette chose simple, fragile, presque rien
Une trace claire dans la blancheur, preuve qu'on a traversé sans dévorer, et qu'on a laissé au
monde son silence

NIETZSCHE

LES HYPERBOREENS

« Regardons-nous en face. Nous sommes des hyperboréens, — nous savons suffisamment combien nous vivons à l'écart. « Ni par terre, ni par mer, tu ne trouveras le chemin qui mène chez les hyperboréens » : Pindare l'a déjà dit de nous. Par-delà le Nord, les glaces et la mort — notre vie, notre bonheur... Nous avons découvert le bonheur, nous en savons le chemin, nous avons trouvé l'issue à travers des milliers d'années de labyrinthe. Qui donc d'autre l'aurait trouvé ? — L'homme moderne peut-être ? — « Je ne sais ni entrer ni sortir ; je suis tout ce qui ne sait ni entrer ni sortir » — soupire l'homme moderne... Nous sommes malades de cette modernité, — malades de cette paix malsaine, de cette lâche compromission, de toute cette vertueuse malpropreté du moderne oui et non. Cette tolérance et cette largeur du cœur, qui « pardonne » tout, puisqu'elle « comprend » tout, est pour nous quelque chose comme un sirocco. Plutôt vivre parmi les glaces qu'au milieu de vertus modernes et d'autres vents du sud !... Nous avons été assez courageux, nous n'avons ménagé ni d'autres, ni nous-mêmes : mais longtemps nous n'avons pas su où mettre notre bravoure. Nous devenions sombres et on nous appelait fatalistes. Notre fatalité — c'était la plénitude, la tension, la surrection des forces. Nous avions soif d'éclairs et d'actions, nous restions bien loin du bonheur des débiles, bien loin de la « résignation »... Notre atmosphère était chargée d'orage, la nature que nous sommes s'obscurcissait — car nous n'avions pas de chemin. Voici la formule de notre bonheur : un oui, un non, une ligne droite, un but... »

(Nietzsche, « L'Antéchrist », n° 2)

LECTURE

Ce que dit Nietzsche des Hyperboréens ne relève ni d'une simple posture morale ni d'un goût pour l'extrême. Il s'agit d'un diagnostic sur la perte du chemin. Le Sud, le sirocco, le bonheur facile désignent un monde où l'orientation n'est plus nécessaire : tout y est accessible, toléré, compris, nivelé. On s'y déplace sans effort, mais on n'y chemine plus vraiment. Quitter ces sentiers battus ne suffit pourtant pas. Le Nord, la rigueur boréale, les glaces, ne sont pas des lieux où un itinéraire s'offre spontanément. Ils sont des espaces sans routes, sans balisage, où l'on ne peut s'orienter ni par habitude ni par confort. Nietzsche le pressent : sans chemin, sans ligne, sans but, la tension accumulée se retourne en obscurcissement, la bravoure en fatalisme, la force en errance. La rigueur seule ne donne pas une direction ; elle exige qu'une direction soit trouvée ou créée.

C'est là que se noue le rapport avec le langage hivernal. La neige, comme les glaces hyperboréennes, ne constitue pas seulement une épreuve : elle efface les chemins visibles. Elle recouvre les traces anciennes, gomme les repères, rend le paysage uniforme. Dans un tel monde, celui qui s'avance muni seulement des catégories héritées, des discours saturés et des mots trop légers se perd. Il glisse sur la surface, confond le mouvement avec le passage, l'agitation avec l'orientation. L'hiver n'offre pas un chemin, il oblige à en produire un. Mais ce chemin ne peut plus être donné d'avance, sous la forme d'un tracé sûr ou d'une doctrine. Il ne peut apparaître que dans l'épreuve même du déplacement.

Le langage joue ici un rôle décisif. Le langage du Sud, tiède, tolérant, compréhensif, dissout la perception. En voulant tout accueillir, tout expliquer, tout justifier, il retire au monde sa résistance. Il produit un espace sans aspérités, où plus rien n'appelle un ajustement réel. De

là naît cette figure de l'homme moderne qui « ne sait ni entrer ni sortir », privé de seuils, de passages, de temporalité porteuse. Le temps devient étal, sans tension, sans direction. À l'inverse, quitter ce langage ne suffit pas encore à retrouver une orientation. Il faut un autre régime de parole, capable non de recouvrir le monde, mais de s'y accorder.

Dans un paysage hivernal, le chemin n'est pas découvert, il est tracé. Il n'existe qu'à travers le pas qui l'éprouve. Chaque pas engage une perception plus fine du sol, une attention aux résistances, une lenteur consentie. Le chemin devient alors la conséquence d'une perception réglée, et non l'application d'un plan préalable. De même, un langage qui ne recouvre plus mais laisse place, qui ne dissipe plus mais distingue, rend possible une orientation sans imposer un itinéraire. Il ne donne pas un but absolu, mais il rend possible une direction. Il ne promet pas une ligne droite abstraite, mais une continuité vécue, fragile, toujours à reprendre.

C'est en ce sens que l'exigence nietzschéenne d'un « oui », d'un « non », d'une ligne et d'un but trouve ici une transposition. Le « oui » et le « non » ne sont plus des proclamations tonitruantes, mais des gestes de retenue et de refus : refus du bavardage, refus de la saturation, refus de la transparence totale. La ligne n'est plus un axe héroïque, mais un chemin de veille, fait de traces appelées à disparaître. Le but n'est plus un sommet définitif, mais la possibilité même de ne pas se dissoudre, de traverser sans dévorer, d'habiter sans recouvrir.

Ainsi, sortir du sirocco ne conduit pas automatiquement à l'orientation. La rigueur boréale n'est pas un refuge, mais une exigence accrue. Elle impose de transformer la perception du monde et, avec elle, le langage qui la porte. Dans un monde où les chemins anciens sont recouverts, seul un langage accordé à la nuit, à la faille, au tragique, peut rouvrir une

traversée. Non en indiquant le chemin d'avance, mais en le rendant praticable. Ce langage n'explique pas la route : il permet de marcher.

MEDITATION

Regardons en face, non pas les idées, mais l'air. Il est des climats qui rendent l'esprit malade : une douceur poisseuse, une paix qui ne guérit pas mais engourdit, une tolérance qui pardonne tout parce qu'elle comprend tout, et qui comprend tout parce qu'elle ne veut plus rien trancher. On s'y sent « large », on s'y croit ouvert ; en réalité on s'y dissout. Les mots deviennent des coussins, les jugements des soupirs, les contradictions des arrangements. On n'y marche plus : on flotte. Et l'on appelle cela la maturité, la modération, la sagesse. C'est peut-être seulement un sirocco : un vent du sud qui assoupit, qui relâche les nerfs, qui fait confondre la chaleur avec la vie, la paix avec la santé, l'accord avec la vérité.

Il y a pourtant des êtres qui ne respirent pas dans cet air-là. Non par pose, ni par orgueil, ni parce qu'ils se croiraient « au-dessus », mais parce que leur nature s'y corrompt. Ils éprouvent ce climat comme une maladie. Ils sentent, au plus intime, que la douceur est parfois une lâcheté sans aveu, que l'indulgence peut devenir un vice, que l'équilibre peut masquer l'absence de ligne. Alors ils se retirent, non comme on déserte, mais comme on cherche l'oxygène. Ils s'éloignent du centre tiède, de la modernité satisfaite d'elle-même, de cette vertu qui blanchit tout, même ce qu'elle n'a pas le courage de regarder. Ils s'éloignent vers le Nord — non le Nord géographique, mais le Nord comme exigence : là où l'air coupe, là où la phrase doit tenir, là où le mot n'a plus le droit de se donner pour une caresse.

Par-delà le Nord, les glaces et la mort : ce n'est pas une image d'ascète ou de guerrier. C'est une nécessité de respiration. Là-bas, il n'y a pas de confort moral. Il n'y a pas de grands discours de réconciliation. Il y a le froid qui rend chaque geste réel, la distance qui rend chaque rencontre précieuse, la nuit qui restitue à la vue sa résistance. Dans ce climat, on ne

peut pas tout « comprendre » pour tout « pardonner ». On ne peut pas transformer l'âme en salon. On ne peut pas faire de la pensée une diplomatie. Il faut décider. Il faut discerner. Il faut dire oui, il faut dire non. Et il faut surtout supporter que la décision ne soit pas une condamnation de l'autre, mais une fidélité à ce qui, en soi, refuse de s'avilir.

On croit souvent que ceux qui vivent ainsi sont des fatalistes. On leur prête une dureté, une sécheresse, une froideur de statue. On se trompe. Leur fatalité n'est pas l'abdication, mais la plénitude, une tension d'énergie qui ne trouve pas de chemin. Ils portent en eux une surrection de forces, une soif d'éclairs, un désir d'actes, et c'est précisément cela qui les rend sombres lorsqu'ils ne savent pas où aller. Car le sombre n'est pas ici la dépression d'un faible : c'est l'orage d'un fort. Ce n'est pas la résignation ; c'est la pression. Il y a des âmes chargées d'électricité, des natures qui deviennent nuageuses lorsqu'elles n'ont plus de ligne. Elles ne savent ni entrer ni sortir : non par incapacité, mais parce que toutes les portes qu'on leur propose mènent au même couloir tiède, au même compromis, au même « oui et non » qui ne tranche rien. Leur souffrance vient de ce que le monde leur refuse un chemin à la mesure de leur intensité.

Or ce qui manque n'est pas un système, ni une doctrine, ni un salut. Ce qui manque est une direction, une pente, une ligne droite, non pas au sens d'une rigidité, mais au sens d'une simplicité qui ne se laisse pas corrompre. La ligne droite n'est pas la violence, ni l'entêtement ; elle est la décision de ne pas courber la parole pour rester accepté, de ne pas arrondir le réel pour garder la paix. Elle est l'art d'habiter sans se vendre. Elle est l'exigence minimale d'un esprit qui refuse le marécage. Un oui, un non, une ligne, un but : non pour dominer, mais pour tenir. Non pour réduire le monde, mais pour ne pas être réduit par lui.

C'est ici que le Nord cesse d'être un symbole abstrait et devient une scène vivante. Dans le grand Nord, lorsque la nuit s'étire et que la terre paraît inhabitable, il arrive que le ciel se

mette à parler sans mots : les aurores boréales. Ce ne sont pas des lumières qui rassurent. Ce sont des draperies instables, des flammes froides, des architectures mouvantes qui se déplient puis se déchirent, comme si le ciel lui-même refusait la fixité. Elles n'offrent pas une demeure ; elles offrent une veille. Elles disent : rien ne tient comme un toit assuré et pourtant quelque chose se donne. La beauté ici n'est pas un décor : c'est une épreuve. Elle ne consolide pas. Elle tranche. Elle ouvre. Elle rend l'œil plus lucide, parce qu'elle ne se laisse pas saisir. Elle apprend à supporter la splendeur sans en faire une possession.

Sous ces aurores, l'homme comprend que l'orientation n'est pas un confort, mais une décision dans l'incertain. Le ciel ne lui donne pas une carte ; il lui donne une intensité. Et cela suffit, parfois, pour retrouver le chemin : non un chemin tracé à l'avance, mais la capacité de marcher. C'est cela, peut-être, le bonheur découvert après le labyrinthe : non pas la sortie vers une paix molle, mais l'issue vers une tension tenue. Le bonheur n'est pas ici la jouissance ; il est l'alignement. Il est l'accord de la force avec sa direction. Il est la fin de l'obscurcissement par absence de ligne.

Les vents du nord emportent aussi les oies sauvages. On les voit passer, longues écritures noires dans le ciel, cris rauques, formation qui fend l'air. Elles semblent fuir, elles semblent s'exiler, elles semblent se livrer à une pure nécessité. Et pourtant, à chaque printemps, elles reviennent. Elles reviennent dans le grand Nord, là où l'homme croirait qu'aucune vie ne peut se fonder. Elles reviennent parce que c'est leur lieu propre, le lieu de leur devenir, le lieu où s'accomplit leur reproduction — non comme une répétition du même, mais comme une fidélité à ce qui les dépasse. Elles ne reviennent pas par nostalgie ; elles reviennent par nature. Le Nord n'est pas pour elles une punition : il est leur vérité. C'est là que la vie se risque, là que la vie recommence.

Il y a, dans ce mouvement, une leçon plus profonde que bien des discours. On peut être emporté par le vent, déplacé, arraché, conduit loin des zones tempérées ; et pourtant, revenir, non vers le confort, mais vers le lieu du devenir. Revenir à ce qui est rude parce que c'est là que se joue le réel. Revenir à l'air tranchant parce que c'est là que les forces trouvent leur forme. Revenir à l'espace où rien n'est donné, parce que c'est là que l'on apprend à dire oui et non sans tricher. Les oies sauvages ne demandent pas au monde d'être accueillant ; elles demandent au monde d'être vrai. Elles traversent les tempêtes, elles acceptent la fatigue, elles supportent l'immensité parce qu'elles savent, sans le penser, qu'un lieu existe où leur devenir a sens.

Ainsi va aussi, chez certains, la pensée. Elle ne supporte pas la modernité comme climat, non parce qu'elle serait « anti-moderne », mais parce qu'elle refuse la tiédeur qui fait perdre la ligne. Elle préfère les glaces au sirocco. Elle préfère le froid qui réveille au chaud qui endort. Elle préfère l'orage à la paix lâche. Et lorsque cette pensée devient sombre, ce n'est pas qu'elle aime la nuit : c'est qu'elle manque de chemin. Elle n'a pas peur du tragique ; elle a peur de la dilution. Elle ne redoute pas la solitude ; elle redoute la compromission.

Il faudrait alors accepter une évidence : toute pensée est inadéquate au réel si elle prétend l'embrasser. Mais une pensée peut être adéquate à la vie si elle consent à ne pas totaliser, si elle accepte de tracer une ligne, de viser un but, non pour fixer le monde, mais pour y marcher sans se perdre. Un oui, un non, une ligne droite : c'est peu, et c'est immense. C'est la condition minimale pour ne pas devenir l'homme moderne qui ne sait ni entrer ni sortir. C'est la condition pour que les forces, au lieu de se retourner en obscurcissement, trouvent leur issue. C'est la condition pour qu'au milieu des glaces, sous les aurores, dans l'air tranchant, une joie — non une joie molle, mais une joie tendue — devienne possible.

Et si cette joie existe, elle ne vient pas d'une réconciliation générale. Elle vient de la fidélité à ce qui exige. Elle vient de l'accord enfin trouvé entre la surrection des forces et leur direction. Elle vient du fait que l'on cesse de chercher le bonheur des débiles, de la résignation, des compromissions ; et que l'on accepte, comme les oies sauvages, de revenir au lieu propre du devenir, là où le monde ne caresse pas, mais où il répond. Là où l'air, enfin, permet de respirer.

LES VENTS DU NORD

1

Les vents du nord ne viennent pas seulement rafraîchir l'air
Ils viennent rappeler au sud ce qu'il a oublié sans s'en apercevoir
Que la douce quiétude a rendu les chemins inutiles
Que l'on a vécu longtemps dans un monde trop facile à traverser
Où l'on n'avait plus à choisir, plus à s'orienter, plus à tenir une ligne
On allait de phrase en phrase comme on va d'une porte ouverte à une autre
Sans seuil, sans résistance, sans distance à franchir
Et le langage, n'ayant plus d'endroit où mener, s'est mis à tourner
Il s'est dissous dans le bavardage, il s'est étalé comme une nappe
Il a recouvert l'intervalle et a vidé le temps de ses passages

2

Le sud respire large, il pardonne, il comprend, il tolère
Il nomme tout, il explique tout, il éclaire tout
Et l'on appelle cela douceur, progrès, santé
Mais une douceur sans aspérités fabrique une vie sans chemin
Quand tout est disponible, plus rien n'est à conquérir
Quand tout est dit, plus rien n'est à écouter
Quand tout se voit, plus rien n'est à voir
Le monde devient surface et l'homme glisse sur cette surface
Il se croit mobile, mais il ne traverse plus
Il ne sait ni entrer ni sortir, parce qu'il n'y a plus de portes, seulement des vitrines

3

Alors les vents du nord arrivent comme une correction

Ils ne promettent pas le bonheur, ils rendent le bonheur difficile

Ils ne donnent pas une chaleur qui endort, ils donnent un froid qui réveille

Ils ne caressent pas les certitudes, ils les fissurent

Ils ne couvrent pas le monde de paroles tièdes

Ils arrachent le bruit comme on arrache une toile mal tendue

Ils nettoient l'air des phrases inutiles, ils ouvrent une distance

Et dans cette distance, le monde recommence à se tenir

Non plus comme un décor à commenter, mais comme une présence à éprouver

Le nord n'est pas un refuge, c'est un lieu où l'on doit mériter chaque pas

4

Dans le grand nord la neige a effacé tous les repères

Elle a blanchi les routes, effacé les panneaux, noyé les traces anciennes

Elle a rendu le paysage immense, uniforme, presque sans contour

Et celui qui avance avec les habitudes du sud se perd

Car il ne suffit pas de marcher, il faut savoir marcher

Il ne suffit pas de regarder, il faut rencontrer une résistance

La neige égalise, elle rend tout pareil, elle dissout les distances

Et l'on découvre que le monde n'est habitable

Que s'il demeure des différences, des plis, des reliefs sous la blancheur

Le nord ne donne pas un chemin, il oblige à le faire naître

5

Qui ne veut pas s'égarer dans cette immensité doit se tracer une ligne

Non une ligne d'orgueil, mais une ligne de survie
Non un but proclamé, mais une direction tenue
La ligne n'est pas écrite dans le ciel, elle naît du sol
Et le sol, sous la neige, ne se livre pas au regard
Il se livre au pied, à l'épreuve, à la lenteur
Il faut sentir la pente, la pierre, le creux caché, la glace sous la poudre
Il faut écouter avec le corps, discerner avec la marche
Alors seulement une trace apparaît, fragile, provisoire
Et cette trace est déjà un langage, un langage qui ne recouvre pas mais qui indique

6

Car le chemin, ici, est celui du langage
Non pas le langage bavardé qui se répand sans rives
Mais un langage qui sait le sol parce qu'il l'éprouve
Un langage qui ne parle pas avant d'avoir touché
Un langage qui n'explique pas pour dominer
Un langage qui s'accorde au monde comme une oreille au silence
Il ne s'agit plus de nommer tout, mais de nommer juste
Il ne s'agit plus de comprendre tout, mais de tenir la présence
Le langage devient trace et non neige
Il ne tombe plus, il marche
Et chaque mot, comme un pas, doit être assez lourd pour ne pas glisser

7

Le nord apprend la pudeur du réel
Il apprend que la vérité ne se donne pas à la violence de la lumière

Qu'elle se retire dès qu'on veut la mettre à nu
Il apprend que l'énigme n'est pas un défaut mais une dignité
Et que le silence n'est pas vide, mais parole du monde
Les vents du nord ferment les marchés du bruit
Ils rendent au temps l'intervalle, au monde sa distance
Ils font place à la veille, à l'écoute, à la respiration profonde
Alors le cœur du monde se laisse entendre, ses battements sous la couche
Et l'on comprend que ce qui manque n'était pas du sens, mais une portance, une direction,
un passage

8

Le sud croyait donner la vie en donnant de la facilité
Il croyait aimer en comprenant tout
Mais comprendre tout est souvent une manière de dissoudre
Pardonner tout est parfois une manière de n'accorder de poids à rien
La douceur tiède a rendu le monde léger, et le léger ne nourrit pas
Il faut des résistances pour que la joie ait du goût
Il faut des ombres pour que la vue naisse
Il faut une nuit pour que l'écoute se tende
Les vents du nord rappellent cela sans discours
Ils le rappellent dans le froid qui simplifie
Dans la clarté sèche qui coupe les phrases inutiles
Dans la neige qui oblige à choisir un pas plutôt que mille commentaires

9

Ainsi le nord n'est pas un contraire du sud, il est sa vérité cachée

Il montre ce que le sud recouvre par confort
Il montre que sans chemin la liberté se transforme en dérive
Que sans but la tolérance devient un sirocco qui endort
Que sans ligne la parole se fait eau trouble, bavardage, paille battue
Le nord ne condamne pas, il exige
Il exige un langage qui cesse d'être surface
Il exige une parole qui se fasse accord intérieur
Une parole qui ne cherche pas à posséder le monde
Mais à s'y tenir, à le laisser être, à l'entendre sans l'épuiser
Et ce langage n'est pas un luxe : c'est une condition de survie dans l'immensité

10

Quand les vents du nord soufflent, ils ne donnent pas un salut
Ils rendent possible une traversée
Ils enseignent que le chemin est fragile, qu'il sera recouvert
Qu'une nouvelle neige tombera, qu'un nouveau bavardage reviendra
Mais ils enseignent aussi que l'on peut recommencer
Qu'un pas peut rouvrir une ligne dans la blancheur
Qu'une parole silencieuse peut rouvrir le temps là où il s'était figé
Qu'un langage accordé au sol peut rendre le monde habitable
Alors, même si le sud revient avec ses vents tièdes et ses discours
La mémoire du nord demeure comme une rigueur intérieure
Une rigueur qui ne durcit pas le cœur, mais qui le tient
Et qui rappelle, au milieu des phrases, qu'il faut toujours un chemin, une ligne, un but, non
pour triompher, mais pour ne pas se perdre

LES HYPERBORÉENS

Nous vivons au bord du froid qui tranche les paroles.

Là où l'air rend au cœur sa netteté première.

Là où l'on ne s'excuse pas d'être une flamme.

Là où la paix des tièdes devient une fièvre.

Nous avons quitté les salons de l'âme moderne.

Nous avons rompu l'accord des oui qui se dérobent.

Nous avons appris l'angle dur de la décision.

Et l'ombre a pris nos yeux comme un ciel d'orage.

Non par haine du monde, mais par besoin d'air.

Par-delà les glaces, nous respirons enfin.

Le sud a ses siroccos, ses vertus qui endorment.

Ses tolérances molles qui pardonnent trop vite.

Son oui et son non mêlés comme une eau trouble.

Ses raisons qui comprennent pour ne jamais trancher.

Nous y tombions en faiblesse, sans le dire à personne.

Nous y perdions la ligne au profit des courbes.

Nous y devenions légers d'une légèreté malade.

La chaleur y faisait croire à la vie, à la force.

Mais l'air ne portait plus l'éclair ni l'action.

Alors nous sommes montés vers la dure clarté.

On nous a dits fatalistes, et l'on a souri.
On a cru voir en nous la résignation sombre.
Mais notre fatalité fut plénitude en tension.
Un trop plein de forces sans chemin dans la nuit.
Notre cœur était chargé, comme un ciel avant l'orage.
Et la nature que nous sommes s'obscurcissait encore.
Car il manquait la ligne, et manquait le but.
Nous voulions l'éclair, et l'on nous offrait des lampes.
Nous voulions le pas, et l'on nous offrait le sofa.
Alors la nuit grandit, non comme refuge, mais appel.

Sous les aurores boréales, le ciel n'explique rien.
Il déploie des voiles vifs, des flammes sans chaleur.
Il écrit dans l'air des formes qui se défont.
Et l'œil apprend la force d'une beauté instable.
Rien ne se laisse prendre, rien ne se laisse garder.
La splendeur y traverse, puis s'efface sans promesse.
Nous comprenons alors qu'habiter n'est pas posséder.
Qu'un toit peut être un vide, une cruche de silence.
Que la lumière la plus juste tremble au bord du noir.
Et que la veille suffit, si la main ne se ferme pas.

Les vents du nord emportent les oies sauvages.
Elles passent en lettres noires, tendues dans le ciel.
Elles crient une langue rude, sans doctrine et sans gloire.
Elles vont, et le monde croit qu'elles fuient la vie.
Mais elles vont au lieu propre de leur devenir.
Au grand Nord du printemps, où se risquent les naissances.
Elles reviennent fidèles, sans nostalgie, sans théâtre.
Comme si l'âpreté seule donnait au sang sa joie.
Elles savent, sans penser, ce que l'homme oublie.
Que l'origine n'est pas douceur, mais vérité du souffle.

Ainsi nous revenons, malgré le bruit des villes.
Nous revenons au froid qui tient le mot debout.
Nous revenons au seuil où la phrase se dépouille.
Nous revenons au peu qui ne ment pas au réel.
Car la modernité parle trop, et n'entend plus rien.
Elle remplit les vitres d'images plates et lisses.
Elle croit voir, et son regard glisse sans résistance.
Alors le langage s'effondre, par excès de clarté.
Il faut la nuit pour rendre au monde sa friction.
Et le silence, pour que le mot pèse comme pierre.

Notre bonheur n'est pas repos, ni paix qui s'étale.

Il est sortie du labyrinthe, non par confort, par ligne.

Il est une droiture pauvre, mais plus vraie que l'or.

Un oui qui ne flatte pas, un non qui ne condamne pas.

Une direction tenue, dans l'espace sans garantie.

Un but qui n'est pas salut, mais justesse de marche.

Nous n'avons pas trouvé la fin, nous avons trouvé l'issue.

Non vers une maison close, mais vers un passage habitable.

Nous avons cessé d'attendre un fondement qui rassure.

Nous avons appris la demeure provisoire du vent.

Ceux qui rient de nous ne savent pas notre fatigue.

Ils voient le front fermé, ils ne voient pas la soif.

Ils voient la froideur, ils ne voient pas l'excès de vie.

Ils voient l'éloignement, ils ne voient pas la fidélité.

Nous ne méprisons pas, nous nous protégeons du tiède.

Nous ne jugeons pas, nous refusons de nous dissoudre.

Nous portons l'orage pour qu'un jour l'éclair soit acte.

Et si nous sommes seuls, c'est que la ligne est rare.

Mais la rareté n'est pas orgueil, elle est nécessité.

Il faut peu d'air juste, pour sauver une flamme.

Parfois une cruche sur la table suffit à tout dire.
Elle tient par son vide, et rassemble sans dominer.
Elle reçoit l'eau, puis la rend, sans jamais se vanter.
Elle est chose, et dans la chose le monde respire.
Nous apprenons d'elle une patience sans sermon.
Ne pas combler l'espace, ne pas saturer la parole.
Laisser venir, laisser passer, garder la main ouverte.
Habiter poétiquement n'est pas bâtir une forteresse.
C'est demeurer dans le passage, comme on veille une braise.
C'est tenir sans place, mais tenir tout de même.

Ainsi vont les hyperboréens, sous les glaces et la nuit.
Non comme des saints, mais comme des vivants en tension.
Ils cherchent une parole qui n'achète pas la paix.
Ils cherchent une joie tragique, sans consolation facile.
Ils marchent avec les oies, vers le lieu du devenir.
Ils regardent les aurores, et consentent au tremblement.
Ils refusent les vents du sud qui pardonnent trop vite.
Ils préfèrent l'air coupant qui rend le monde réel.
Ils savent que toute demeure se défait en se donnant.
Et pourtant ils disent oui, et tracent la ligne, et vont.

NIETZSCHE

AU MISTRAL

*« Vent du mistral, chasseur de nuées,
Meurtrier du chagrin, balai du ciel,
Tumultueux — comme je t'aime !
Ne sommes-nous pas, tous deux, d'un même sein,
Premier don d'un même sort,
À jamais prédestinés ?
Ici, sur les chemins lisses des rochers,
Je cours vers toi en dansant,
Dansant comme tu siffles et chantes :
Toi qui, sans navire ni gouvernail,
Frère le plus libre de la liberté,
Bondis par-dessus les mers sauvages.
À peine éveillé, j'entendis ton appel,
Je me ruai vers les degrés de pierre,
Vers la muraille jaune au bord de la mer.
Salut ! déjà tu venais, clair, éclatant,
Tel un torrent de rapides diamantins,
Victorieux, descendant des montagnes.
Sur les plaines nivelées du ciel
Je vis courir tes chevaux,*

*Je vis le char qui te porte,
Je vis la main se lever d'elle-même
Quand, sur le dos des chevaux,
Elle fait claquer la cravache, vive comme l'éclair.
Je te vis bondir hors du char,
Te précipiter plus vite encore,
Te contracter comme une flèche,
Plonger à pic dans la profondeur —
Tel un rayon d'or à travers les roses
De la première rougeur du matin.
Danse maintenant sur mille dos,
Dos des vagues, ruses des vagues —
Salut à qui invente de nouvelles danses !
Dansons de mille manières,
Libre — que soit nommée notre art,
Joyeuse — notre science !
Cueillons à chaque fleur
Une corolle pour notre gloire,
Et deux feuilles encore pour la couronne !
Dansons comme des troubadours
Entre saints et courtisanes,
Entre Dieu et le monde, la danse !
Que celui qui ne sait danser avec les vents,
Qui doit se bander, s'entraver,*

*Attaché, infirme, vieillard,
Qui ressemble aux oies hypocrites,
Aux balourds de l'honneur, aux oies de la vertu,
Qu'il sorte de notre paradis !
Soulevons la poussière des routes
Dans les narines de tous les malades,
Chassons cette engeance souffreteuse !
Délivrons toute la côte
Du souffle des poitrines desséchées,
Des yeux privés de courage !
Pourchassons les assombrisseurs du ciel,
Les noircisseurs du monde, les pousseurs de nuages,
Éclaircissons le royaume du ciel !
Déchaînons-nous... ô esprit de tous les esprits libres,
Avec toi, à deux,
Mon bonheur gronde à l'égal de la tempête.
— Et pour que demeure à jamais le souvenir
D'un tel bonheur, prends-en l'héritage,
Prends cette couronne, emporte-la !
Jette-la plus haut, plus loin, plus vaste,
Gravis en tempête l'échelle du ciel,
Et suspends-la — aux étoiles ! »*

(Nietzsche, « Au mistral », in « Le gai savoir » version 1886)

NOTE DOCUMENTAIRE

Le mistral est souvent confondu avec les vents du sud alors qu'il occupe une position bien plus ambiguë. Il ne vient pas du sud, mais du nord ou du nord-ouest, descendant le long de la vallée du Rhône avant de se jeter dans la Méditerranée. Sec, froid, violent, il tranche avec les vents chauds et enveloppants comme le sirocco. Pourtant, il appartient à l'imaginaire du Sud, non par son origine, mais par les terres qu'il traverse et marque durablement. Il est un vent du Sud par destination, non par naissance, et cette ambiguïté en fait une figure singulière.

Le mistral est avant tout un vent qui nettoie. Il chasse les nuages, assèche l'air, durcit la lumière. Après son passage, le ciel est d'une transparence presque excessive, les contours se découpent avec une netteté parfois cruelle, les couleurs deviennent plus franches, les ombres plus tranchées. Il ne flatte pas le paysage, il le met à nu. C'est pourquoi il est souvent vécu comme une épreuve. Il fatigue les corps, irrite les nerfs, impose une tension continue. On dit qu'il rend fou, non parce qu'il trouble l'esprit, mais parce qu'il ne laisse aucun répit, aucune mollesse, aucune zone de confort atmosphérique.

Symboliquement, le mistral représente une rigueur imposée à un monde de douceur. Il traverse des régions réputées pour leur lumière généreuse et leur climat clément, mais il y introduit une ascèse brutale. Il rappelle que la clarté n'est pas toujours bienveillante, que la lumière peut devenir dure, presque coupante, et que la transparence poussée à l'extrême peut produire une forme d'aveuglement. À l'opposé du sirocco, qui enveloppe, alourdit et dissout les formes dans une chaleur floue, le mistral sépare, distingue, tranche.

Transposé au langage et au temps, le mistral n'est pas un vent de bavardage. Il ne gonfle pas les paroles, il les assèche. Il enlève l'humidité du discours, chasse les excès, réduit la

prolifération. Là où le sirocco favorise la saturation, l'explication continue, le trop-plein tiède qui dissout toute orientation, le mistral impose un dépouillement rude, parfois insupportable. Il n'apporte pas un chemin, mais il dégage l'espace. Il ne donne pas une direction, mais il rend les lignes visibles, parfois trop visibles, jusqu'à la dureté.

C'est en cela que le mistral occupe une position intermédiaire. Il est une rigueur venue du nord qui traverse le sud. Il rappelle à la douceur qu'elle peut devenir une forme d'errance, que la tolérance permanente peut finir par dissoudre toute ligne, que l'excès de clarté peut empêcher de voir. Mais cette rigueur reste négative au sens fort : elle nettoie sans orienter, elle tranche sans tracer, elle purifie sans porter. Après le mistral, l'air est clair, mais le chemin n'est pas encore là.

Le mistral peut ainsi être compris comme une condition nécessaire mais insuffisante. Il met fin à la stagnation, il chasse l'air vicié, il interdit la complaisance. Mais il ne suffit pas à rendre le monde habitable. Pour cela, il faut autre chose qu'une violence purificatrice. Il faut une perception capable de s'accorder au sol, une marche qui accepte la résistance, un langage qui ne se contente pas de clarifier mais qui sache éprouver, écouter, s'ajuster. Là où le mistral prépare, le véritable chemin commence ailleurs, dans une rigueur plus silencieuse, plus lente, qui transforme l'espace nettoyé en lieu de traversée possible.

LE QUAI DU TEMPS



Un voyageur arrive à pied par un chemin de terre, un matin clair, dans un petit village de campagne. Les toits sont intacts, les murs blanchis, les volets fermés. Rien ne semble en ruine, et pourtant rien ne vit. Il traverse la place devant l'église : pas une voix, pas un pas, pas même l'ombre d'un chien cherchant la fraîcheur. La cloche est immobile, les bancs vides. Le silence n'a rien de paisible ; il est comme installé là depuis longtemps, sûr de lui.

Le voyageur continue, mal à l'aise. Il frappe à une porte, puis à une autre. Aucune réponse. Les rideaux sont tirés, partout. Il a l'impression de déranger quelque chose, non pas des habitants, mais une absence organisée, presque disciplinée.

Au bout du village, une petite gare apparaît, mangée par l'herbe. Les rails sont rouillés, les panneaux effacés, les horaires depuis longtemps illisibles. Sur un banc, sous l'auvent, une vieille femme est assise. Elle ne bouge pas. Elle ne dort pas non plus. Elle regarde devant elle, sans impatience.

Le voyageur s'approche, soulagé enfin de rencontrer quelqu'un.

— Vous attendez quelqu'un ? demande-t-il.

— Non, répond-elle calmement.

— Un train, alors ?

Elle esquisse un sourire presque imperceptible.

— Il n'y a plus de train depuis très longtemps.

Il hésite, puis reprend :

— Alors... qu'attendez-vous ?

Elle réfléchit un instant, comme si la question n'avait jamais été posée ainsi.

— Rien, dit-elle. J'attends que le temps passe.

Il s'assied à distance respectueuse.

— Vous pourriez partir.

— Où irais-je ? Il n'y a plus de train, et je suis trop vieille pour marcher.

Le voyageur se tourne vers le village.

— Il n’y a personne. Pas un chat, pas une lumière. Est-ce que... êtes-vous la dernière ?

La vieille femme fronce les sourcils, comme si l’idée la fatiguait.

— Je ne sais pas. Peut-être. Peut-être pas. Il y a longtemps que c’est ainsi.

— Mais les maisons...

— Elles sont fermées, oui.

— Et les gens ?

— Ils sont peut-être encore là, derrière les rideaux.

— Pourquoi ne sortent-ils pas ?

Elle hausse légèrement les épaules.

— Comment pourrais-je le savoir ? Chacun reste là où il est.

Un silence s’installe. Le voyageur sent qu’il touche quelque chose d’essentiel, mais qu’il n’a pas les mots justes.

— Et vous ? Pourquoi restez-vous ici, si vous n’attendez rien ?

Elle regarde la gare, les rails qui s’arrêtent dans l’herbe.

— Parce que c’est pareil ailleurs. Ici ou chez moi.

— Chez vous ?

Elle secoue la tête.

— J’en suis partie depuis longtemps. Je ne me souviens plus où c’était.

— Cela ne vous manque pas ?

— Manquer à quoi ? À un lieu qu’on ne reconnaîtrait plus ?

Il insiste, malgré lui.

— Il doit bien y avoir une raison. Quelque chose s’est passé.

Elle ferme les yeux un instant. Quand elle les rouvre, sa voix est plus basse.

— On parlait d’une malédiction, autrefois.

— Quelle malédiction ?

— Je ne sais plus.

— Quelqu'un l'a lancée ?

— Peut-être. Ou peut-être que personne ne l'a arrêtée.

— Et que faisait-elle, cette malédiction ?

La vieille femme hésite longtemps.

— Elle faisait que les gens restaient.

— Restaient où ?

— Là où ils étaient.

Le voyageur ne comprend pas.

— Mais rester n'est pas une malédiction.

Elle le regarde alors pour la première fois vraiment.

— Si, quand on oublie pourquoi on reste.

Le silence retombe. Le vent fait grincer une enseigne rouillée.

— Vous pourriez venir avec moi, dit-il soudain. Je repars.

Elle sourit, doucement.

— Je suis déjà arrivée.

Il se lève, troublé.

— Et moi ?

— Vous, vous passerez. Comme les autres.

— Les autres voyageurs ?

— Non. Les autres temps.

Il quitte la gare, traverse à nouveau le village. Rien n'a changé. En sortant, il se retourne une dernière fois. La vieille femme est toujours là, immobile sur le banc.

Plus loin, sur le chemin, il se rend compte qu'il a oublié ce qu'il voulait demander encore.

Puis, sans savoir pourquoi, il accélère le pas, comme s'il craignait que le village ne le reconnaisse.

MEDITATION

Il y a, entre Le langage hivernal et Le quai du temps, une parenté plus intime qu'une simple analogie. Ce n'est pas seulement que l'un parle de neige et l'autre de rails envahis d'herbes. C'est que les deux disent la même expérience à deux profondeurs différentes, comme si l'on regardait la même eau tantôt depuis la surface, tantôt depuis le fond. D'un côté, le monde recouvert. De l'autre, le temps désaffecté. Et ce que l'on découvre, si l'on demeure assez longtemps dans cette zone, c'est que le recouvrement n'affecte pas seulement les choses, il affecte la possibilité même du passage. La neige ne tombe pas seulement sur le paysage : elle tombe sur l'intervalle. Elle uniformise les distances. Elle adoucit les contours. Elle gomme les aspérités. Et, ce faisant, elle rend plus difficile non seulement de voir, mais d'avancer. Le pas devient incertain parce que le relief a disparu. On glisse là où l'on marchait. On traverse sans sentir. On se déplace sans toucher. Or toucher, sentir, rencontrer une résistance, voilà ce qui donne au temps sa densité. Le temps n'est pas une ligne abstraite. Il est ce qui se forme quand quelque chose résiste à notre passage, quand l'instant n'est pas lisse, quand il y a une rugosité, une faille, une différence qui oblige à ajuster la marche.

Le langage entretient avec le temps ce rapport secret. Il n'est pas une simple manière de raconter ce qui arrive dans le temps. Il est l'un des dispositifs par lesquels le temps devient habitable ou inhabitable. Il porte ou il écrase. Il ouvre ou il ferme. Il n'est pas seulement une description du monde, il est une manière de s'y tenir, donc une manière de laisser le temps prendre forme. Quand le langage se fait hivernal, il recouvre le monde d'une couche de mots si épaisse qu'elle neutralise ce qui, dans les choses, faisait résistance. Il n'y a plus de relief, seulement de la surface commentée. Tout devient visible et indistinct. Tout est nommé et tout se confond. Le mot circule, se répète, se commente, comme une neige qui ne cesse de

tomber. Et l'on pourrait croire qu'un monde sur-nommé est un monde plus présent. Mais c'est l'inverse : plus le langage s'étale, plus le monde se retire. Il se retire parce qu'il n'a plus de place. Parce qu'il est déjà pris, déjà couvert, déjà dit avant d'être rencontré. Et ce retrait du monde, qui semble d'abord une affaire de perception, devient bientôt une affaire de temporalité. Car le temps, pour nous, n'est pas la succession des secondes : c'est la capacité qu'a l'instant d'être un seuil, une transition, un passage. Si l'instant n'est plus qu'une surface lisse où les mots glissent, le temps cesse d'être une traversée : il devient une étendue.

Alors apparaît l'autre versant : celui du quai. Une gare désaffectée n'est pas seulement un lieu sans trains. C'est un lieu où la promesse du passage subsiste sous forme d'architecture, mais où la circulation a disparu. Les rails sont encore là, comme les phrases. Les panneaux, comme les titres. Les bancs, comme les habitudes. Tout semble prêt pour que quelque chose passe. Et pourtant rien ne passe. L'herbe a envahi la voie, lentement, sans bruit, comme le renfermé envahit une pièce qu'on n'ouvre plus. Ce n'est pas un événement spectaculaire, c'est une désertion progressive. Le temps n'a pas été interrompu, il a été abandonné. Il continue de s'écouler, sans doute, mais il ne transporte plus. Il ne mène plus ailleurs. Il ne fait plus advenir. La vieille femme assise avec une valise à côté d'elle est l'image exacte d'un désir resté sans véhicule. Elle a encore la forme du départ, mais plus la possibilité. Elle n'attend pas un train, parce qu'un train serait déjà une explication, un objet précis, un événement. Elle attend un temps. Elle attend qu'un autre régime du temps revienne, un temps capable de porter, de faire passer d'un état à un autre, de rendre possible la mue. Son temps à elle s'est figé. Non pas figé comme une montre arrêtée, mais figé comme une eau qui coule encore et qui pourtant ne change plus rien, figé comme une saison intérieure qui ne tourne plus.

À ce point, on comprend que le langage et le temps se nouent dans l'intervalle. Le temps est intervalle. Il est cette respiration entre deux gestes, entre deux pensées, entre deux regards. Il est ce creux où quelque chose peut se déplacer, non dans l'espace mais dans l'être. Or le langage moderne, quand il devient boulimique ou hivernal, comble l'intervalle. Il remplit. Il occupe. Il colmate. Il veut tout dire, tout comprendre, tout commenter, tout rendre disponible. Et ce désir de disponibilité, ce désir de transparence, n'aboutit pas à une plus grande vérité ; il aboutit à une perte de portance. Parce que la portance d'une parole, comme la portance d'un temps, dépend de la place qu'on laisse. Ce qui porte est ce qui n'est pas saturé. Une passerelle ne tient que par le vide qu'elle surplombe. Un souffle ne tient que par l'air qu'il ne possède pas. Le temps vécu ne tient que par les intervalles qu'on ne remplit pas. Là où tout est dit, tout est déjà consommé. Là où tout est expliqué, il n'y a plus d'attente. Là où tout est visible, il n'y a plus de vue. Et ainsi le temps, au lieu d'être un passage, devient une répétition immobile, une succession sans devenir, une marche sur place.

C'est dans cette lumière que les pas dans la neige prennent leur force. Ils ne sont pas un ornement final, ils sont une solution existentielle. Le pas réintroduit l'intervalle dans un monde recouvert. Il oblige à ralentir, à sentir, à choisir. Il fait revenir la résistance. La neige égalise, mais le pas rétablit le relief, au moins localement, au moins provisoirement. Il crée une trace, et cette trace, parce qu'elle est fragile, est intensément temporelle. Elle n'a pas vocation à durer. Elle sait qu'elle sera recouverte. Et c'est précisément pour cela qu'elle porte : elle ne veut pas devenir monument. Elle ne veut pas devenir système. Elle ne veut pas devenir table de valeurs. Elle ne cherche pas à s'imposer à l'avenir. Elle laisse une orientation, non une loi. Elle indique sans conclure. Elle est un geste de passage. Et un geste de passage suffit, parfois, à rendre au temps sa possibilité.

La parole silencieuse est de cette nature. Elle n'est pas le silence muet ; elle est le silence devenu forme, le silence devenu justesse, le silence devenu réponse. Elle ne recouvre plus, elle ne dévore plus, elle ne dissipe plus. Elle se retire assez pour que le monde se dise sans être forcé. Et ce « se dire » du monde n'est pas un discours. C'est un battement, une respiration, une profondeur tragique traversée d'une joie mélancolique. Le monde ne se donne pas au langage qui veut tout posséder ; il se donne à la veille, à l'humilité, à l'écoute. Autrement dit, il se donne à un langage qui accepte de ne pas tout dire, de ne pas tout voir, de ne pas tout comprendre. Non par faiblesse, mais par santé. Non par renoncement, mais par convenance. Car la vérité, si elle est une présence, a besoin de voile. Et le voile n'est pas mensonge : il est respiration.

Ainsi, quand tu poses Le quai du temps en regard du langage hivernal, tu ne juxtaposes pas un récit et un poème, tu exposes une loi intime : le langage ne se contente pas d'habiter le temps, il le conditionne. Il peut rendre le temps transportable, ou le rendre désaffecté. Il peut ouvrir des départs, ou laisser l'herbe pousser sur les voies. Un langage saturé retire au temps sa rugosité, donc sa capacité à porter. Il laisse des jours pleins qui ne mènent nulle part, des heures remplies qui n'ouvrent rien, des phrases qui s'empilent comme des flocons. Et l'on se retrouve alors, comme la vieille dame, assis sur un quai où l'on ne sait même plus ce qu'on attend, sinon que le temps passe, non parce qu'il mène, mais parce qu'il use.

Et pourtant, il suffit parfois d'un pas. Non pas d'une théorie, non pas d'un grand cri contre le vacarme, mais d'un pas dans la neige. Il suffit d'une parole qui accepte d'être trace, non recouvrement. Il suffit d'une attention qui laisse l'intervalle respirer. Alors le temps recommence à devenir passage. Non pas passage vers un salut, ni vers un accomplissement total, mais passage vers une densité retrouvée : la possibilité que quelque chose advienne

réellement dans l'instant. La possibilité que l'instant cesse d'être une surface et redevienne un seuil.

C'est cela, au fond, que dit ton ensemble. Il montre que l'hiver du langage n'est pas la fin de la parole, mais sa mue. Que la gare désaffectée n'est pas seulement un lieu abandonné, mais l'image d'un temps devenu impropre au transport. Et que la conclusion ouverte, loin de fermer, rend au lecteur une responsabilité douce : celle de marcher, d'écouter, de laisser une trace sans dévorer. Le monde ne demande peut-être rien de plus. Une veille attentive. Une humilité dégagée de la prétention à nommer. Et, parfois, un pas qui recommence.

LE TEMPS QU'ON N'ATTEND PLUS

1

Il vient un temps où l'on n'attend plus rien du temps lui-même
Non par sagesse, mais par fatigue et par usure muette
Le calendrier tourne, les heures passent, et pourtant rien ne passe
Le jour se lève comme une habitude sans promesse
La nuit tombe comme un rideau qu'on ne relève plus
On traverse la lumière sans qu'elle ouvre un visage
On traverse le silence sans qu'il rende une écoute
Le temps devient un fleuve sans rive et sans traversée
Il coule, oui, mais il ne porte plus, il ne transporte plus
Et l'âme demeure sur un quai intérieur, assise, sans départ

2

Ce n'est pas la mort, c'est pire et c'est plus discret
C'est vivre dans un temps désaffecté, comme une gare sans trains
Les rails sont encore là, rouillés, envahis d'herbes hautes
Les bancs sont encore là, mais la foule ne vient plus
Les panneaux tiennent encore, mais les noms se sont effacés
On a gardé la forme du passage, on a perdu le passage
On a gardé les gestes du départ, on a perdu le mouvement
Et l'on porte une valise qui ne contient rien de possible
On la garde par pudeur, par habitude, par fidélité à l'ancien
Comme si le temps, un jour, devait revenir prendre ce qu'il a laissé

3

On s'habitue à cette immobilité qui s'appelle encore durée
On parle, on commente, on s'agite, on remplit l'air de mots
Mais les mots ne sont que neige, flocons qui recouvrent et égalisent
Ils tombent sans cesse, ils blanchissent tout, ils dissipent les contours
Le monde devient uniforme, non parce qu'il est pauvre
Mais parce qu'on le couvre de phrases trop légères
Et sous cette couche, le sol résiste, mais on ne le sent plus
Le temps, lui aussi, devient une surface blanche
On glisse sur lui, on ne marche plus dedans
Et la vie s'épuise à force de glisser sans rencontrer de résistance

4

Alors le temps qu'on n'attend plus est un temps sans intervalle
Un présent étal, une nappe sans plis, une eau sans remous
Rien n'ouvre, rien ne sépare, rien ne prépare
Tout est plein et pourtant rien n'est dense
Car la densité naît d'un creux, d'un retard, d'une attente tenue
Mais l'époque a peur du creux, elle le comble
Elle a peur du silence, elle le recouvre
Elle a peur de l'énigme, elle la dissipe dans l'explication
Et le temps, privé d'ombre, devient une lumière sans vue
On n'attend plus parce qu'attendre demande une nuit, une faille, une place

5

Le temps qu'on n'attend plus n'est pas un temps vide

C'est un temps rempli de trop, un temps encombré de bavardages
Il y a des paroles partout, des écrans, des voix, des avis
Des clameurs de foire, des cris du théâtre, des passions exposées
On avale des jours comme on avale de l'air en courant
On consomme des heures comme on consomme des images
Et l'on croit ainsi vivre plus fort, plus vite, plus vrai
Mais l'intensité sans forme est une panique qui ne nourrit pas
Plus on mange le temps, plus on sent le vide
Et l'on finit par ne plus attendre, parce qu'on a tout dévoré sans goûter

6

Le temps qu'on n'attend plus est une boulimie devenue lassitude
On a voulu tout voir nu, tout comprendre, tout savoir
On a tiré les voiles, on a forcé les portes, on a mis en pleine lumière
Et le monde, humilié, s'est retiré dans sa pudeur
La vérité n'est plus venue, elle s'est tue
Car elle ne demeure pas vérité quand on lui enlève son voile
Alors on s'est mis à répéter des sentences renfermées
Tout est vain, dit-on, comme on bat de la paille
Et l'on appelle sagesse cette odeur de cave et de vieux livres
Mais ce n'est que l'enfantillage d'une brûlure mal comprise, une peur du feu, un refus de
marcher

7

Pourtant le monde, sous la neige, continue de respirer
Il a son cœur et ses battements, invisibles sous l'épaisseur

Il ne demande pas qu'on le dise trop, il demande qu'on l'écoute
Il ne se livre pas au langage qui mord, il se donne à la veille
Mais la veille est rare, et l'on préfère la satiété du bruit
Le temps qu'on n'attend plus est un temps sans veille
On dort les yeux ouverts, on traverse sans présence
On marche sans trace, on parle sans faim
Et l'on s'étonne ensuite que le monde soit uniforme
Non, ce n'est pas le monde qui est uniforme, c'est notre regard devenu transparent et
glissant

8

Alors la nuit vient, parfois, comme une correction douce
Elle efface le jour et ses bavardages, non par vengeance
Elle ferme les marchés du bruit, elle retire les lampes trop blanches
Elle rend au monde son ombre, sa résistance, sa distance
Et dans ce retrait, quelque chose recommence
Le temps, soudain, n'est plus une surface, il devient un seuil
Un silence s'installe, et ce silence est une parole du monde
Il ne demande pas d'oreilles, il demande une humilité
Il ne s'impose pas, il consent
Et dans cet accord intérieur, la vie retrouve une densité, une joie mélancolique, un tragique
habitable

9

Mais il faut un pas, un seul, pour que le temps redevienne passage
Un pas dans la neige, une trace claire dans la blancheur

Non pour effacer la neige, mais pour la traverser
Car traverser, c'est déjà rendre au temps sa portance
Le pas s'enfonce, mesure, hésite, choisit
Il rencontre le sol sous la couche, il retrouve le relief perdu
Et chaque empreinte ouvre un avant et un après
Elle dit quelqu'un est passé, quelqu'un n'a pas dévoré
Quelqu'un a laissé une miette de silence à la place d'un commentaire
C'est cela, le temps qui revient : non un miracle, mais une pratique de la mesure

10

Le temps qu'on n'attend plus revient quand on renonce à l'exiger
Quand on cesse de vouloir qu'il nous donne un sens total
Quand on accepte qu'il soit fragment, palier, spirale, reprise
Il revient quand on cesse de courir après la révélation brillante
Et qu'on apprend la convalescence, la langue plus tendre
Une joie plus subtile, un art léger, fluide, une flamme claire
Il revient quand on sait oublier, ignorer, par santé
Quand on cesse de battre la paille des discours renfermés
Et qu'on cherche le blé, le pain, la nourriture simple
Alors on attend de nouveau, non un événement, mais une densité, non un train, mais un passage intérieur

11

Car attendre, ce n'est pas se tenir immobile sur un banc
Ce n'est pas regarder les rails envahis d'herbes et se résigner
Attendre, c'est veiller

C'est donner au monde une place où il puisse venir

C'est laisser un intervalle non rempli, un espace respirable

C'est refuser le trop-plein qui écrase la portance du temps

C'est rendre au silence son droit d'être fécond

Le temps qu'on n'attend plus est un temps qu'on a saturé

Le temps qu'on recommence à attendre est un temps qu'on a rendu habitable

Et habiter le temps, c'est habiter le monde, non en maître, mais en hôte

C'est marcher avec pudeur, en laissant au réel ses énigmes, comme une femme qui ne montre pas ses raisons

12

Ainsi le quai du temps n'est pas seulement un lieu abandonné

Il est le seuil où l'on apprend ce que signifie passer

Les herbes sur les rails disent la lenteur de la désertion

La valise dit la fidélité au départ, malgré l'impossible

La vieille femme dit l'attente d'un autre temps, non d'un train

Et le voyageur dit le risque de basculer, un jour, dans ces autres temps

Nous portons tous en nous une gare désaffectée

Un endroit où le temps s'est figé, où l'on n'attend plus

Mais nous portons aussi un pas, une trace possible

Une parole silencieuse capable de rouvrir une traversée

Et cela suffit : un pas, une veille, une miette de silence, pour que le temps recommence à porter

13

Le temps qu'on n'attend plus n'est pas perdu à jamais

Il demeure sous la neige, comme le sol demeure sous les mots
Il attend que nous cessions de l'avalier
Il attend que nous cessions de le couvrir d'explications
Il attend que nous le respections assez pour qu'il se donne
Car le temps, comme le monde, ne se livre pas à la violence
Il se livre à la convenance, au tact, à l'écoute
Il se donne dans la pénombre, dans les failles, dans la nuit
Là où l'œil n'impose plus sa transparence
Là où le langage cesse d'être boulimie et redevient faim
Alors seulement on entend le battement, et l'on sait que vivre, ce n'est pas battre de la paille, c'est marcher dans la neige, en laissant des traces qui s'effaceront

14

Je ne demande donc pas un temps plein, ni un temps glorieux
Je ne demande pas la vérité nue, ni la lumière inquisitrice
Je demande un temps habitable
Un temps où l'on puisse attendre sans se mentir
Un temps où l'on puisse marcher sans dévorer
Un temps où la parole soit rare et pourtant fidèle
Un temps où la joie demeure mélancolique et pourtant réelle
Un temps où le tragique ne soit pas un verdict, mais une manière de tenir
Un temps où les mots aient du poids parce qu'ils viennent du silence
Un temps où l'on sache ignorer pour sauver ce qui nourrit
Et si ce temps n'existe pas encore, qu'il vienne au moins par fragments, par reprises, par

traces, car une seule trace suffit parfois pour que l'hiver se dénoue et que le passage recommence